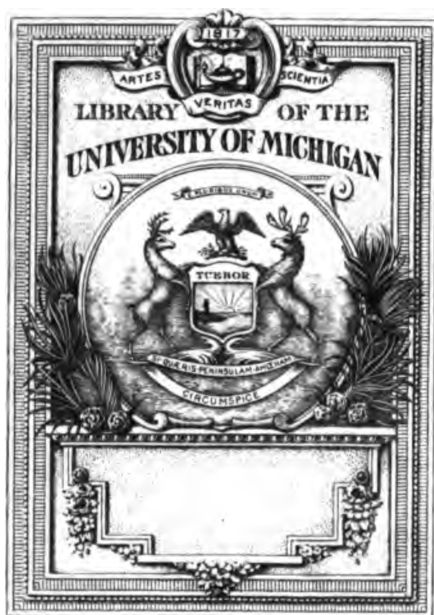

MOLIERE


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LE FAUX SÇAVANT, OU L'AMOUR PRÉCEPTEUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PAR M. DU VAURE.

NOUVELLE ÉDITION.

Quid rides? Mutato nomine, de te
Fabula narratur.

Horat. Sat.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXI.



ACTEURS.

DORIMAN, pere de Lucile.

LUCILE, fille de Doriman.

POLIMATTE.

LISIDOR, amant de Lucile.

ARAMINTE, sœur de Doriman.

TIMANTONI, Maître de Langue Italienne.

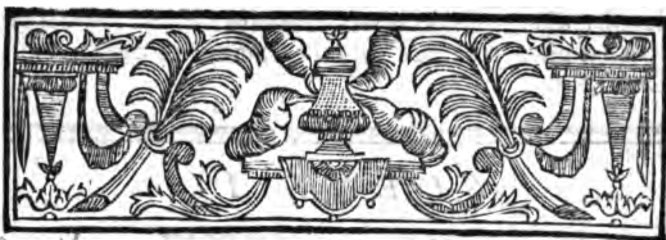
LISETTE, femme de chambre d'Araminte.

FORTUNÉ, valet de Polimatte.

LAFLEUR, laquais de Doriman.

PLUSIEURS DOMESTIQUES de suite.

La Scène est à Paris, dans la Maison de Doriman.



LE FAUX SÇAVANT, OU L'AMOUR PRÉCEPTEUR, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE *seule, toute éplorée.*

ON, je n'en puis revenir; quelle surprise, justes Dieux! à quelle extrêmité me vois-je réduite? Ah! Doriman, ne vous montrerez-vous jamais mon pere que par votre autorité? Raisons, prieres, larmes, rien n'a pu vous fléchir.... Mille projets confus viennent s'offrir à mon esprit, aucun ne me détermine.... Tantôt, amante tendre & désespérée, je n'écoute que ma passion; tantôt, victime des bienséances, je ne veux suivre que mon

devoir. Que puis-je donc résoudre ? Ciel ! est-il un combat plus cruel que celui de l'amour & de la vertu ? Dois-je....

SCENE II.

LUCILE, TIMANTONI.

TIMANTONI, *mal vêtu, il conserve la prononciation Italienne.*

SErvitour très-houmble, Madémiselle; je vous prie de m'excouser, si je viens un po piou tard qu'à l'ordinario; mais j'ai depouis avant-hier trois nouveaux Accoliers, un Milord, una vieilla Duchessa, & son joune Peroquet, à qui j'ai l'honnour d'apprendre aussi l'Italian.. Allons, commençons votre leçon; *parliamo Italiano. Vossignoria hà tradotto....*

LUCILE.

Ah ! Monsieur Timantoni, je ne suis point en état de prendre ma leçon; vous me voyez accablée par les réflexions les plus tristes....

TIMANTONI.

Vous, Mademiselle ! des réflexions à votre âge, & tristes encore ! *Burlaté, Signoria, Burlaté.*

LUCILE.

Je parle très-sérieusement, mon pere est de retour.

TIMANTONI.

O caro Padron!.... Louy seroit-il arrivé quelque accidenté ?

LUCILE.

Non, mais je touche au moment qui va me rendre la plus malheureuse personne du monde.

TIMANTONI.

Comment ?

LUCILE.

(*bas à part.*) Le danger est pressant, parlons. (*haut.*) Il veut me forcer d'épouser un homme que je hais à la mort.

TIMANTONI.

Grandes dispositions à devenir sa femme!

LUCILE.

Puissai-je plutôt rester fille toute ma vie!

TIMANTONI.

Rester fille! y pensez-vous, *cara Signora*? Quel est donc lou digracié mortel qui vous oblige à faire oun vœu si difficile à remplir?

LUCILE.

C'est Monsieur Polimatte; ai-je tort?

TIMANTONI.

Oui, Mademiselle, avec votre permissione, vous avez tort, & très-grand tort, vous ne devez point être si fâchée: Mousou Polimatte n'est point grand, ma sa petite taille lui sied bien: il a, avec oune phisionomie d'esprit, un air jovial, bien mis, & pouli, quoique sçavant; toujours occupé avec des livres, quelquefois à la Cour, souvent à la Campagne; c'est ùn demi vouvage, vous serez piou heureuse que vous ne pensez.

LUCILE.

Que vais-je devenir! quel coup pour un amant dont je suis si tendrement aimée!

TIMANTONI.

Ah, ah! vous avez le cor pris; votre haine, ni votre chagrin ne me sourprennent piou, cela est dans l'ordre.

LUCILE.

Voudriez-vous, mon cher Monsieur Timantoni, me rendre un service essentiel, dont je conserverai un éternel souvenir?

TIMANTONI.

Volontiers, je m'estimerai trop heureux de vous être outile; *son servitor ma di core signorina*: ordonnez. Quel est stou servitcio?

LUCILE.

Je ne puis m'adresser qu'à vous; je le fais avec confiance: vous m'avez toujours paru si bon, si obligeant....

TIMANTONI.

Je souis ravi de faire plaisir quand je lou pouis, & surtout aux personnes que j'estime, & que je respecte autant que vous, Mademiselle.

LUCILE.

Voici une occasion de me prouver votre zèle; vous sçavez que Monsieur Polimatte loge ici, il s'y est rendu le maître; tous les Domestiques dépendent de lui; vous connoissez la contrainte où je suis. Le tems presse, oserois-je vous prier d'avertir le Comte Lisidor?....

TIMANTONI.

(*bas à part.*) L'aventure est plaisante, je le connois. (*haut.*) Comment diantre, Mademiselle, me prenez-vous per un Maître à chanter, ou à danser? Si je voulois les imiter, vous me verriez aussi-bien équipé que la plupart de stou Messieurs; j'aurois de biaux habits, montre, tabatiere, canne à pomme d'or; pout-être j'aurois aussi k... k... k... * la petite chaise. Ma je ne me mêle que d'enseigner l'Italian.

LUCILE.

Monsieur....

TIMANTONI.

Il ne sera jamais dit dans le monde que Franchischino Timantoni se soit amousé à oun commerce équivoque. Entendez-vous, Mademiselle? S'adresser à moi, à moi! me croire capable.... Je suis dans une colere.... attaquer ma repoutation....

LUCILE.

Ne vous fâchez point, Monsieur, écoutez-moi.

TIMANTONI.

Dans notre race, de pere en fils, nous ne sommes pas partagés des biens de la fortoune, à la vérité; ma en échange, nous possedons l'honnour, la probité, le désintéressement; ce sont des vertous de famille.

LUCILE.

Ah! je n'en doute pas....

TIMANTONI.

N'ai-je pas refousé, il y a houit jours, deux étouis d'oro de la fille d'oun Banquier, per rendre simplement oun billet à oun Mousquetaire? & oun gros Caissier ne vouloit-il pas me donner cinquante louiggi, per loui faciliter oune entrevoue avec la femme d'oun Financier, qui étoit

* *C'est un lazzi de l'Acteur.*

aussi mon accoliere ? ma tout l'or dou Perou ne me rendroit pas corrouptible.

LUCILE.

Je le crois ; ce que j'ai à vous proposer est différent....

TIMANTONI.

Non, je n'écoute rien ; c'est Monsou Polimatte à qui je dois l'avantage honourable de vous enseigner ; il me procoure tous les jours des accoliers, & je pourrois le trahir ! quel cor assez ingrat, assez bas. Ho, ho, ho ! il y auroit consciensa....

LUCILE.

Mais je vous promets une récompense si solide....

TIMANTONI.

Promesses, promesses inoutiles. J'ai une morale incorrouptible, vous dis-je.

LUCILE, *lui présentant une montre.*

Acceptez, je vous prie, cette montre d'or.

TIMANTONI.

Est-elle à répétition ?

LUCILE.

Oui, Monsieur, ces sortes de présens ne se refusent pas.

TIMANTONI, *prenant la montre.*

(*bas.*) Je n'ai garde. (*haut.*) Que les Dames persouadent aisément ! je ne la prends que per me trouver piou assidou à votre houre.

LUCILE.

J'en suis convaincue. Courez vîte chez Lisidor....

TIMANTONI.

Ma vous ne songez pas....

LUCILE.

Laissons à part votre délicatesse, je l'acheterai tout ce qu'elle peut valoir.

TIMANTONI.

C'est beaucoup.

LUCILE.

Apprenez-lui que mon pere, à peine arrivé de la Campagne, m'a déclaré le bisarre dessein qu'il a formé, qu'il me l'a annoncé d'un air absolu ; que furieux de ma résistance, il m'a quittée, & ne m'a donné qu'une heure,

pour me déterminer. Si le Comte m'aime, qu'il agiſſe, qu'il parle, qu'il ſe déclare....

TIMANTONI.

Signora ſi.

LUCILE.

Paſſez enſuite chez ma tante Araminte; dites-lui que je la conjure de tout employer auprès de mon pere pour le diſſuader; je ſuis certaine qu'elle lui parlera en ma faveur; elle hait Polimatte, connoît tout le frivole de ſon eſprit, & m'a dit cent fois que ſes intrigues & ſa vanité lui tenoient lieu de mérite.

TIMANTONI.

Si Signora.

LUCILE.

Que Liſidor ſur-tout faſſe agir ſes amis, que mon pere ſoit accablé de ſollicitations.

TIMANTONI.

Vous aimez fourieuſement ſtou joune homme...

LUCILE.

Ne mérite-t-il pas bien de l'être?

TIMANTONI.

Oui, vraiment; il a l'air nobile, la jamba bien faite, beau, il me raſſemble oun pou de viſage. Il a été mon accolier; & malgré ſa naiſſance, & la profeſſion des armes, il coultive les Sciences & les beaux Arts. Vôtre choix ne pout être blâmé; *laſceaté ſara mi.* Je vais de ce pas chez lui; s'il n'y étoit pas, je loui laiſſerai oune lettre qui l'informera de tout.

LUCILE.

Que ne devrai-je point à vos ſoins!

TIMANTONI.

Vous y pouvez compter ſourement; ce n'eſt pas per votre montre; ma je vois dans votre amour una délicateſſa, una franchiſa, & una vivacita, qui me gagnent lou cor; & per commencer à vous prouver mon zèle, ſouivez cet avis; paroiſſez ſoumiſe à la volonté de Monſiour Doriman; faites piou, témoignez de la tendreſſe à Polimatte.

LUCILE.

Moi, affecter de la tendreſſe pour lui? Je n'ai point

l'art

l'art de masquer mes sentimens, je suis née sincere.

TIMANTONI.

Per pou que vous lui fassiez bonne mine, son amour propre fera le reste; allons, dissimoulez un pou; cela ne coute rien aux Dames.

LUCILE.

Quand je pourrois m'y résoudre, à quoi cela aboutiroit-il ?

TIMANTONI.

A tout; vos démarches ne seront point examinées, on ne se méfiera pas de vous, & nous serons à portée de prendre des misoures.

LUCILE.

Je me rends; je suivrai vos conseils; allez donc, courez, volez chez Lisidor & chez Araminte, & que j'aye sur le champ de vos nouvelles.

TIMANTONI, *en s'en allant.*

Basta, Cousi, subitò, subitò. Voilà ouna liçon bien proufitable. *Oh Natoura ! Natoura !...*

LUCILE.

Je ne sçais quel heureux pressentiment me flatte contre toute apparence ! J'entends mon pere.

SCENE III.

DORIMAN, LUCILE.

DORIMAN.

HÉ bien, Mademoiselle, quelle est votre résolution? La mienne est prise, comme vous sçavez.

LUCILE.

Mon pere....

DORIMAN.

Quoi, mon pere ? Vous n'êtes pas déterminée ? Vous avez entendu mes ordres, & je ne manquerai pas de moyens pour les faire suivre.

LUCILE.

Ils seront inutiles, mon pere.

DORIMAN.

Inutiles ? Comment, vous avez la hardiesse....

LUCILE.

Oui, votre autorité ne vous est plus nécessaire ; mes réflexions m'ont changée, je ne m'écarterai jamais de mon devoir.

DORIMAN.

Je voudrois bien voir le contraire. Ah ! si vous compreniez l'excès du mérite de Mr. Polimatte....

LUCILE.

J'en connois toute l'étendue.

DORIMAN.

Cela ne se peut pas ; il n'y a qu'à moi qu'elle ne peut échapper ; préparez-vous à lui faire un accueil digne de lui.

LUCILE.

Je le recevrai le mieux qu'il me sera possible.

DORIMAN.

En ce cas, je veux bien oublier mes sujets de plaintes là-dessus, je vous pardonne.

LUCILE.

Quelle bonté !

DORIMAN.

Vous en sentirez toujours les effets, quand vous serez soumise à mes volontés ; allez, je suis content de vous.

SCENE IV.

DORIMAN *seul.*

VOilà ce que produit une bonne éducation ; grace à mon autorité employée à propos, tous mes desirs sont comblés. J'aime ma fille, & je ne puis mieux la convaincre de ma tendresse, qu'en l'associant au destin du plus spirituel, du plus sçavant, du plus parfait des hommes : suis-je mauvais pere ? Tant que mes enfans suivront mes ordres, je ne leur ferai aucune violence.... Mais que me veut ma sœur ? Elle tranche du bel esprit, & sa jalousie contre Polimatte lui fait rabaisser les talens de ce grand génie toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion.

SCENE V.

DORIMAN, ARAMINTE.

ARAMINTE.

NOn, non, Monsieur Timantoni, ce mariage ne se fera point; il faudroit que mon frere fût le plus imbécile.... le plus.... Ah! vous voilà Doriman? Soyez le bien revenu; vous vous êtes toujours bien porté?

DORIMAN.

Fort bien, à votre service: votre santé me paroît bonne aussi.

ARAMINTE.

Très-bonne; votre séjour à la Campagne a été long; vous devez vous y être bien ennuyé?

DORIMAN.

Peut-on s'ennuyer un seul instant où est Monsieur Polimatte? Quelles ressources n'a-t-on pas avec un homme si admirable? C'est une bibliotheque vivante. Il parle de tout en maître; il raisonne de tout; il sçait tout.

ARAMINTE.

Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment: hé! mon frere, si la vie d'un homme suffit à peine pour approfondir un art, ou une science, devez-vous croire qu'il y ait quelqu'un qui les possede toutes?

DORIMAN.

Je crois ce que je vois; c'est un génie privilégié; il est universel, vous dis-je: toutes les sciences semblent être nées avec lui; c'est le Roi des beaux-esprits.

ARAMINTE.

Quelle prévention!

DORIMAN.

Prévention? N'en est-ce pas une horrible de ne pas penser comme moi de l'Auteur illustre de tant d'ouvrages différens? C'est un grand homme! il me dédie des livres. Son commerce m'instruit, sa conversation est remplie de bons mots, légere, délicate, amusante, enjouée; il est fort aimable, contre la coutume de la plupart des sça-

vans qui apprennent tout, excepté l'art de plaire. Plus je l'approfondis, plus je le trouve au-dessus de sa réputation.

ARAMINTE.

Sa réputation n'est pas si bien établie que vous le pensez. J'ai entendu dire à une infinité de personnes éclairées, dont il est fort connu, qu'il court sans cesse après l'esprit; qu'il est captieux dans ses raisonnemens, recherché, précieux même dans ses expressions, bizarre dans ses idées; ils soutiennent qu'il se pare des pensées d'autrui; qu'il a plus de manege que de science; ils veulent que sa présomption, & ses airs suffisans, soient une preuve certaine de son ignorance.

DORIMAN.

Ces gens, & tous ceux qui raisonnent comme eux, sont eux-mêmes des ignorans, des envieux, des extravagans.

ARAMINTE.

Pourrois-je obtenir d'être écoutée sans emportement?

DORIMAN.

Peut-on, de sang froid, entendre appliquer à un si galant homme le portrait d'un pédant?

ARAMINTE.

Ne vous y trompez pas; la pédanterie est plus souvent attachée à l'esprit qu'à la profession; le monde, je dis même le grand monde, en a autant que le College; & ce nom me semble dû à ceux qui, décidant toujours avec autorité, prennent l'air de maîtres dans les conversations: gens d'un esprit singulier & satirique, rien ne leur plaît; ils donnent leur goût pour regle; ils se croient les seuls dispensateurs de la gloire; enorgueillis d'une teinture superficielle, & de quelques termes de l'art, ils prétendent passer pour universels; ils sont en liaison avec les sçavans les plus célebres; ils connoissent, il est vrai, les noms de tous les Auteurs, la matiere qu'ils ont traitée, les bonnes éditions, le titre de tous les Livres; mais ils ignorent ce qu'ils contiennent, ou s'ils en sçavent une partie, ils en font un si mauvais usage, qu'on doit, ce me semble, préférer une ignorance modeste & aimable à un sçavoir orgueilleux & malin.

DORIMAN.

On ne doit point appeller de vos décisions; une sçavante telle que vous....

ARAMINTE.

Je serois fâchée qu'on m'accusât de vouloir le paroître; c'est un titre que l'usage interdit à mon sexe ; mais ce même usage ne m'ordonne point d'apprécier plus qu'il ne faut un homme très-médiocre.

DORIMAN.

Allons, ferme, courage, Madame le bel-esprit.

ARAMINTE.

De grace, point d'injure.

DORIMAN.

» Voyons à qui vous accorderiez votre estime.

ARAMINTE.

» Je l'accorderois à celui dont le sçavoir seroit utile à » sa Patrie; qui ne s'en serviroit que pour guider & ins- » truire de bonne foi ceux qui auroient recours à lui; qui » auroit encore plus étudié le monde & ses usages que » les livres; qui ne se prévaudroit point de sa science, & » n'employeroit jamais ses talens à nuire; qui auroit le » cœur droit, le commerce aimable, & simple; ce doit » être là l'ambition du vrai sage, & le but de ses études. » Votre homme est le contraste de ce portrait: glorieux, » médisant, satyrique, méchant, envieux, méprisant....

DORIMAN.

Sçavez-vous bien, Madame, qu'il ne me convient pas d'entendre ainsi parler de quelqu'un qui doit être mon gendre ?

ARAMINTE.

Votre gendre ?

DORIMAN.

Il le sera dès demain.

ARAMINTE.

Cela ne se peut pas.

DORIMAN.

Non ?

ARAMINTE.

Non; vraiment, son alliance ne vous convient en aucune maniere ; & sans parler des autres avantages que

vous devez chercher dans l'époux de ma niéce, songez que le bien de celui-ci....

DORIMAN.

Ah! c'est où je vous attendois : comme j'ai toujours pensé que les riches étoient moins heureux par le bien qu'ils ont, que par celui qu'ils peuvent faire, je n'ai jamais senti le prix des richesses si vivement que dans cette occasion.

ARAMINTE.

Ce sentiment est noble, mais il perd bien de son prix par la personne à qui vous l'appliquez.

DORIMAN.

Brisons là-dessus; il a ma parole, rien ne peut m'ébranler.

ARAMINTE.

Quel entêtement! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire; vous sçavez que j'aime ma niece, & que je n'ai d'autre dessein que celui de la faire mon héritiere.

DORIMAN.

Eh bien?

ARAMINTE.

Vous ne devez plus compter sur ma succession.

DORIMAN.

Et pourquoi?

ARAMINTE.

Je ne veux point, en un mot, qu'un gendre si peu estimable la partage.

DORIMAN.

Madame....

ARAMINTE.

Et je me remarierai, s'il le faut, pour vous en ôter l'espérance. (*à part en s'en allant.*) Allons préparer notre stratagême.



SCENE VI.

DORIMAN *seul.*

QUel acharnement! La calomnie & l'envie s'armeront-elles toujours contre le mérite & la vertu? Pour éviter de nouvelles persécutions, (car elle pourroit tourner l'esprit de ma fille), retournons à la Campagne, j'y serai plus paisible. Lucile, Lucile.

SCENE VII.

DORIMAN, LUCILE.

LUCILE.

MOn pere.

DORIMAN.

J'avois oublié de vous dire qu'il faut vous préparer à aller demain à la Campagne.

LUCILE *à part.*

Juste Ciel! qu'entends-je?

DORIMAN.

Nous y terminerons votre mariage avec plus de tranquilité.... Ah! c'est vous, Monsieur Timantoni? que n'entrez-vous?

SCENE VIII.

DORIMAN, LUCILE, TIMANTONI.

TIMANTONI.

JE vous croyois en affaires, Mousou, & la discrétion que je dois à oun Signor aussi respectable....

DORIMAN.

Voilà qui est fini.

TIMANTONI.

Je fouis fourpris très-agréablement de vous voir de retour en bonna fanté.

DORIMAN.

Fort bonne.

TIMANTONI.

Au moins, Moufou, j'ai été fort affidou; Mademifelle n'a pas perdou fon tems; fouhaitez-vous que je lui donne fa liçon en votre préfence? Vous verrez....

DORIMAN.

Non, ma fille n'en prendra point; nous partons demain pour la Campagne, & à la veille d'un départ, on a des arrangemens.

TIMANTONI.

Elle ne prend point de liçon. (*bas.*) Ce n'eft pas là mon compte. (*bas à Lucile.*) J'ai à vous parler. (*à part.*) Je ne fçais qu'imaginer. (*à Doriman.*) Pourrai-je avoir l'honnour de voir Mr. Polimatte?

DORIMAN.

Il n'eft pas revenu.

TIMANTONI.

J'en fouis fâché; je voudrois qu'il foit céans.

DORIMAN.

Pourquoi?

TIMANTONI.

Per ouna queftion très-importante.

DORIMAN.

De Science, fans doute?

TIMANTONI.

C'eft ouna queftion fort fingouliere.

DORIMAN.

Vous n'aurez qu'à revenir.

TIMANTONI.

Il faut que je refte, fa décifion eft néceffaire: je l'attendrai ici fi vous lou trouvez bon.

DORIMAN.

Vous êtes le maître. (*à Lucile.*) Ne perdez point de tems, donnez les ordres pour notre départ.

TIMANTONI.

Avec votre permiffion, Moufou: Mademifelle ayant beaucoup

beaucoup d'esprit, & oun grand ousage du monde, ainsi que vous, Mousou, je souis bien-aise, en attendant Mousou Polimatte, de sçavoir aussi votre sentiment à l'oune & à l'autre ; voici lou fait. Je sors de chez oun de mes accoliers, (*à Lucile, bas.*) de chez Mr. Lisidor, (*haut.*) où il y avoit bonne & nombrouse compagnie ; (*bas à Lucile.*) je l'ai trouvé seul. (*haut.*) On a mis la conversation sur le retour qu'exigeoit la reconnoissance : écoutez bien, Mademiselle, la reconnoissance. On soupose que quelqu'oun eût les piou essentielles obligations à oun homme, comme de l'avoir, par sa borsa, mis à son aise. (*bas.*) Il m'a donné la sienne. (*haut.*) L'avoir, par son crédit & par ses soins, tiré de prison. (*à part.*) Je pourrois bien y aller, si tout ceci étoit découvert. (*haut.*) Avoir exposé sa vie per loui, & autres cas semblables. On demande si celoui qui a reçout tant de plaisir, pout, sans se deshonorer, être médiatour de ses amours ; les favoriser ; loui faciliter les moyens de voir sa maîtresse ; loui dire en présence des surveillans, qu'elle verra son amant ; qu'elle le verra tendre, fidele, prêt à tout entreprendre. (*bas à Lucile.*) Avez-vous compris, Signora ? Prêt à tout entreprendre ; voulez-vous que je répete ?

LUCILE.

Il n'en est pas besoin, j'ai tout compris à merveille.

TIMANTONI.

Bon, marque de grand jugement. Après donc plusiours discours fort animés entre oun vieux Commandour, & oun joune Colonel, ils ont fait ouna gajoura de deux cens luiggi doro ; lou Commandour soutient ces démarches, pou convenables à la probité ; lou Militaire prétend lou contraire. L'assemblée a été si partagée, qu'ils s'en sont remis tous les doux à la décision de l'illoustre Mousou Polimatte, & ils m'ont prié de la loui venir demander.

DORIMAN.

Ils ne pouvoient pas mieux s'adresser.

TIMANTONI.

C'est de quoi tout le monde convient. Quel est votre sentiment là-dessus, Mademiselle ? (*à Doriman.*) Je demande, en premier lieu, l'avis de Mlle. Perché, je le

demande. Perché? Il faut qu'une joune personne s'accoutume à prendre son parti d'elle-même dans des circonstances aussi délicates; (*à Lucile.*) ainsi, que pensez-vous ?

LUCILE.

Je crois que le motif doit justifier les démarches de cet ami, le faire persévérer, agir vivement.

TIMANTONI.

Oh, chébrava, Signora! Et vous, Mousou, qu'en dites-vous ?

DORIMAN.

J'imaginerois l'honneur un peu blessé. Mais vous-même, quel est votre sentiment ?

TIMANTONI.

Le mien a été sans contredit celui de Mademiselle & dou Colonel. Je hais si fort l'ingratitoude, qu'il y a oune personne dans le monde per qui je pousserois les choses piou loin : à l'exemple de ce Romain, je lui céderois ma femme, s'il en étoit amoureux.

DORIMAN.

Ce ne seroit peut-être pas là un service d'ami; (*à Lucile.*) allez.

TIMANTONI.

Mademiselle, n'oubliez pas ce que je vous ai appris : per cet effet, tradouisez, lisez, rappellez-vous mes liçons, & sur-tout la derniere.

LUCILE.

Je ne négligerai pas vos avis.

SCENE IX.

DORIMAN, TIMANTONI.

TIMANTONI.

C'Est lou moyen de faire dou progrès. Qui n'avance pas en bien de chose, recoule : n'est-il pas véritable, Mousou ?

DORIMAN.

Oui, rien de plus vrai.

Vous voyez, Mousou, mon attention à remplir mon petit devoir : il faut toujours s'acquitter avec distinction des choses qu'on nous confie.

DORIMAN.

Je sçais à quoi m'en tenir ; aussi à notre retour, vous commencerez à enseigner mon fils aîné.

TIMANTONI.

Mon zèle per lui sera égal, persouadé qu'il me contentera aussi-bien que Mademiselle : ma à propos de Mousou votre fils, avez-vous remplacé son Préceptour?

DORIMAN.

Non, pas encore : en connoîtriez-vous quelqu'un capable ?

TIMANTONI.

Oui, Mousou, j'en sçais oun, si par bonheur il n'étoit pas placé : car trois ou quatre Seigneurs le sollicitent ; c'est oun excellent sujet, il a piou d'un talent ; il seroit très-outile à Mademiselle votre fille.

DORIMAN.

A ma fille ? Il ne s'agit point....

TIMANTONI.

Je vous demande pardon, je confondois.

DORIMAN.

Informez-vous en sans perdre de tems, vous me ferez plaisir.

TIMANTONI.

Attendant l'arrivée de Mousou Polimatte, je vais passer chez notre homme ; s'il n'est pas placé, je vous l'enverrai : il vous ravira, vous sourprendra.

DORIMAN.

Je souhaite qu'il convienne à notre illustre ami ; j'ai quelques ordres à donner. Allez au plutôt.

TIMANTONI.

J'y vais de ce pas, je vous joure.

DORIMAN.

Hem, hem ! assurez-le que je lui ferai des conditions si avantageuses, qu'il me donnera la préférence.

TIMANTONI.

C'est oun virtouoso, qui n'agit, comme moi, que per honnour, & point dou tout per intérêt.

DORMAN.

N'importe, chacun doit vivre de ses talens.

(*Il sort.*)

TIMANTONI *seul.*

Oui, c'est fort bien dit, chacun doit vivre de ses talens: allons mettre les nôtres en ousage per servir nos doux amans.... Je crois voir le valet de Mr. Polimatte, sondons adroitement ses dispositions per son Maître; il peut nous être outile.

SCENE X.

TIMANTONI, FORTUNÉ, *chargé d'une Sphere, d'un Astrolabe, d'une Lunette d'approche, Cartes, &c., qu'il pose sur la table.*

TIMANTONI.

AH! c'est vous, Mousou Fortouné? Qu'apportez-vous là? Vous êtes bien essouflé.

FORTUNÉ.

On le seroit à moins; je porte le monde entier sur mes épaules.

TIMANTONI.

Ah! je vois ce que c'est.

FORTUNÉ.

J'avois peur de trouver mon Maître de retour, j'ai fait diligence; il ne me donne pas un moment de repos: depuis notre arrivée, j'ai couru la moitié de la Ville: il m'a chargé de vingt commissions; à peine ai-je pu sabler une bouteille de vin tout seul; je n'ai pas seulement eu le tems de voir l'objet de ma tendresse. Mon Maître connoît tout Paris, ouf!

TIMANTONI.

C'est un illoustre fort estimé, oun Sçavant dou premier ordre, qui a beaucoup de puissans amis, il vous fera parvenir.

FORTUNÉ.

En effet, je m'en apperçois depuis que je suis à son service; il a changé mon nom; au lieu de Normand, il m'a

baptisé Fortuné ; voilà, je crois, la seule preuve de crédit que j'aurai de lui.

TIMANTONI.

Votre condition chez un pareil Maître doit être un poste bien brillant.

FORTUNÉ.

Je voudrois que quelque curieux en eût envie : sçavez-vous bien, Signor Timantoni, que vous voyez en moi son Laquais, son Intendant, son Valet-de-chambre, son Cuisinier, son Sécretaire & son Lecteur ?

TIMANTONI.

Avec tant d'emplois votre fortune sera bientôt faite.

FORTUNÉ.

Effectivement, je suis Laquais sans gages ; Intendant sans régie ; Valet-de-chambre sans profit ; Cuisinier sans provisions ; Sécretaire sans tour de bâton, & Lecteur de mauvais ouvrages.

TIMANTONI.

De mauvais ouvrages ?

FORTUNÉ.

Oui, ce sont les siens qu'il me fait lire. Oh ! que je me repens bien d'avoir quitté le Maître que je servois au Mans ! il vouloit me faire de robe ; je serois, à l'heure qu'il est, Sergent ou Greffier ; peut-être je serois parvenu jusqu'au rang distingué de Procureur. J'ai toujours eu de bonnes inclinations : je me verrois dans le chemin de la fortune ; & depuis deux ans que je sers celui-ci, je suis encore à toucher le premier mois de mes gages.

TIMANTONI.

Vous me sourprenez.

FORTUNÉ.

Vous ne connoissez pas mon Maître ; il est sçavant, c'est tout dire ; il ressemble à tous les autres. Ces Messieurs sont-ils mal dans leurs affaires, ils ne sçauroient payer ; sont-ils riches, ils sont avares ; mais je n'en serai plus la dupe : & si jamais je sers encore un Auteur, il faudra qu'il me donne un bon répondant.

TIMANTONI.

Comment ?

FORTUNÉ.

Oui, une caution pour mes gages.

TIMANTONI.

Cela est de fort bon ſens. (*à part.*) Je crois qu'il ne ſera pas impoſſible de le mettre dans nos intérêts.

FORTUNÉ.

J'aurois déja quitté celui-ci, ſans la facilité qu'il me donne à voir ſouvent une fille que j'adore.

TIMANTONI.

Une fille aimable, ſans doute; car un vainqour tel que vous, fait, per ſon choix ſeul, l'apologie de ſa conquête.

FORTUNÉ.

Aimable! pouf.... vous êtes à cent piques de ſa juſte valeur; c'eſt une taille d'Impératrice; des yeux de Reine; un nez de Princeſſe; une bouche de Marquiſe: une gorge de Griſette; une jambe & un pied de Danſeuſe.

TIMANTONI.

Voilà un portrait bien noble.

FORTUNÉ.

Et ragoutant, n'eſt-ce pas? Mais ſon eſprit eſt encore plus parfait que ſa figure; elle parle de tout; elle lit les Livres nouveaux; elle fait quelquefois de petites chanſons très-jolies; elle ſçait fort bien jouer la Comédie; elle raille avec fineſſe les ſots qui s'en font accroire; elle ne parle mal de perſonne, pas même de ſes Maîtres; & quoiqu'elle ait autant d'eſprit qu'on en puiſſe avoir, quand nous ſommes tête à tête, elle n'en a pas plus que moi.

TIMANTONI.

C'eſt là lou véritable: pout-on vous demander lou nom de ſta perſonna charmante?

FORTUNÉ.

Je vous ai dit que mon Maître me facilitoit les moyens de la voir; c'eſt la Suivante de Madame Araminte; nous allons chez ſa Maîtreſſe; ſa Maîtreſſe vient ici; cela forme un cours de viſites agréables, qui me dédommage des déſagrémens de ma ſervitude.

TIMANTONI.

Quoi! c'eſt Liſette, cette gracioufe perſonne?

FORTUNÉ.

Elle-même.

TIMANTONI.

Ah, malhouroux Fortuné !

FORTUNÉ.

Qu'y a-t-il donc ?

TIMANTONI.

Vous être perdou.

FORTUNÉ.

Eh, pourquoi ?

TIMANTONI.

Il n'y a plous de Lisette per vous.

FORTUNÉ.

Ah ! la perfide, l'ingrate, la coquette !

TIMANTONI.

Que vous a-t-elle fait ?

FORTUNÉ.

Je n'en sçais rien : c'est vous qui me dites que je la perds.

TIMANTONI.

Apprenez l'obstacle invincible qui vous sépare de sta pauverra Lisetta : Madame Araminte sa Maîtresse ne sçauroit souffrir Mousou Polimatte ; tout ce qui loui appartient loui déplaît ; elle défendra à sa Souivante de vous parler, de vous voir : ah, pauveretto !

FORTUNÉ.

Eh ! que faudroit-il faire pour empêcher tout cela ?

TIMANTONI.

Trahir votre Maître.

FORTUNÉ.

Que le diable l'emporte, s'il veut, qu'est-ce que cela me fait à moi ?

TIMANTONI.

Et vous serez sour, en le trahissant, douna bonna récompense.

FORTUNÉ.

Ce n'est pas là la question ; je le trahirai pour rien, & la récompense sera pardessus le marché.

TIMANTONI *à part.*

Il est à nous. (*haut.*) Voici lou fait. Madame Ara-

minte s'intéresse per oun Comte, bien Gentilhomme, de mes amis, nommé Lisidor, qui est amouroux de Mademiselle Loucile.

FORTUNÉ.

Elle fait fort bien.

TIMANTONI.

Mousou Doriman entêté de ton Maître, loui vout donner sa fille.

FORTUNÉ.

Il fait fort mal.

TIMANTONI.

Il s'agit, per rompre stou mariage, de trouver quelque expédient; ma per agir avec plou de soureté, il faut que tou sois des nôtres.

FORTUNÉ.

Il est vrai que je puis vous aider beaucoup.

TIMANTONI.

Pouvons-nous compter sour toi?

FORTUNÉ.

Oui. Je suis tout à vous, pourvu que Lisette soit à moi.

TIMANTONI, *d'un air important.*

Je te la donne.

FORTUNÉ.

Est-ce vous qui donnez aussi la récompense?

TIMANTONI.

Non; c'est Mousou Lisidor.

FORTUNÉ.

Ah! tant mieux; car vous auriez l'air de la garder pour vous. Allons, que faut-il faire pour tromper le généreux Polimatte?

TIMANTONI.

Avertir Mademiselle Loucile que tou es dans nos intérêts; loui dire qu'elle imagine quelque stratagême per non point partir. (Car son pere veut la mener en campagne dès ce soir.) Qu'elle feigne des coliques, des migraines.... des vapours.... là.... quelqu'ounes de ces maladies qui obéissent aux Dames. Dis loui aussi que sous quelque figoure que paroisse son amant, elle ne témoigne point oune sourprise qui pourroit la trahir.

FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

Ce ſera mon premier ſoin.

TIMANTONI.

S'il faut porter des lettres, rendre les réponſes....

FORTUNÉ.

Oui, en faire même, je ſuis votre homme; mais à propos de porter des lettres, vous me paroiſſez pour le moins auſſi habile à ce métier-là que moi.

TIMANTONI.

Je ne ſerai pas toujours à portée d'être outile à ces jounes gens; & toi, tou demoure dans la maiſon; tou nous tiendra ſour les avis.

FORTUNÉ.

Je vous entends, je ſerai comme troupe légere & auxiliaire.

TIMANTONI.

Sois-nous fidele, tou ſeras houroux : je vais avertir Madame Araminte, que tou es entré dans notre parti, & qu'elle ſe prépare à t'accorder Liſette : va t'acquitter de la commiſſion que je t'ai donnée per Loucile; & ſois ſour de ton mariage avec ta belle Maîtreſſe.

FORTUNÉ.

Oui, oui, Monſieur le Maître de Langue, j'y cours: mais ſoyez ſûr, vous, que vous ne montrerez jamais l'Italien à ma femme, ni à mes filles.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE *ſeule.*

OUi, la réſolution en eſt priſe : je veux ſervir mon frere malgré lui-même : ma niece m'eſt trop chere pour

que je néglige rien de ce qui peut faire sa félicité.... Approchez, Lisette; que vous voilà brillante!

SCENE II.

ARAMINTE, LISETTE, *vêtue superbement en Femme de Qualité.*

LISETTE.

VOus m'avez ordonné de l'être, Madame: mais je suis moins sensible au plaisir de vous paroître telle, qu'à celui de vous obéir.

ARAMINTE.

Le plaisir d'obéir est grand quand il flatte notre vanité; vous voilà mise à merveille; & avec un minois si joli, je doute que Polimatte vous résiste; vous me frappez moi-même.

LISETTE.

J'espere de remporter la victoire sur lui, puisque je plais à une personne de mon sexe.

ARAMINTE.

Songez, enfin, que le bonheur de ma niece dépend du succès de notre entreprise: votre récompense est certaine. J'ai voulu prévenir Lucile sur ce que nous allons faire; mais il ne m'a pas été possible: on m'a dit qu'elle étoit avec son pere; il faut, en attendant, qu'elle vous cache dans son appartement, jusqu'à ce que vous trouviez l'occasion favorable de vous montrer à Polimatte..... Ah! te voilà, Fortuné?

SCENE III.

ARAMINTE, LISETTE, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

VOus voyez en moi, Madame, un des chefs principaux de la conjuration.

ARAMINTE.

Monſieur Timantoni vient de m'aſſurer que tu nous ſervirois contre ton Maître.

FORTUNÉ.

Oui, oui, ne doutez point de ma fidélité à le bien trahir; mais qui eſt cette Dame?

ARAMINTE.

Une Comteſſe arrivée depuis peu de Province; elle eſt de mes amies, fort diſcrette, & nous pouvons tout dire devant elle.

FORTUNÉ.

Une Comteſſe? Vous vous moquez, c'eſt Liſette. Ah! je ſuis perdu, elle a fait fortune.... Qui t'a ſi bien équipée, dis-moi?

LISETTE.

Quel eſt cet impertinent, ma chere?

ARAMINTE.

Il vous prend pour ma Femme-de-chambre; cela eſt trop plaiſant.

LISETTE.

Pour votre Femme-de-chambre? Quelle inſolence! ſuis-je donc taillée en Soubrette? Une Dame comme moi, une perſonne de ma qualité! Si j'appelle mes gens, je vous ferai donner cent coups d'étrivieres.

FORTUNÉ.

Apprenez, Madame la Comteſſe, ſi vous l'êtes, (car cela me feroit donner au diable), apprenez, dis-je, que je vous fais bien de l'honneur en vous prenant pour ce qu'il y a de plus aimable dans le monde.

LISETTE.

Cela étant, je te le pardonne.

FORTUNÉ.

Et que la ſeule différence qu'il y ait de vous à elle, c'eſt qu'elle a des graces à l'impromptu, & que les vôtres ſont étudiées.

LISETTE.

Tu te trompes, mon cher, je ne ſuis point affectée.

FORTUNÉ.

Ah! parlez-moi de ce petit geſte-là; il vous rapproche de Liſette, elle ne perd plus rien à vous reſſembler. Al-

lons, allons, finissons cette mascarade; reprends tes habits, & regagne ma confiance, que ceux-ci pourroient bien te faire perdre.

ARAMINTE.

Tu la reconnois donc absolument.

FORTUNÉ.

Voyez, que cela est difficile! Ceux qui changent d'état & d'habits se méconnoissent souvent eux-mêmes; mais ils sont toujours reconnus des autres.

ARAMINTE.

Lisette, mettez-le au fait de ce déguisement.

LISETTE.

On t'a dit que Madame vouloit rompre le mariage de sa niece avec ton Maître, & la donner à un jeune homme, riche, aimable, & de condition?

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que ces beaux habits ont de commun avec cela?

LISETTE.

Je suis une jeune veuve de Province.

FORTUNÉ.

Je te croyois fille.

LISETTE.

L'animal!

FORTUNÉ.

Allons, c'est la même chose.

ARAMINTE.

Elle a soixante mille livres de rente.

FORTUNÉ.

Cela n'est pas mauvais.

LISETTE.

Et je suis amoureuse de Polimatte.

FORTUNÉ.

Ah, coquine!

LISETTE.

Laisse-moi donc achever; je lui offre ma main.

FORTUNÉ.

Je n'écoute plus rien: comment donc, c'est sur moi que tout cela retombe? Oh! je vais y mettre bon ordre.

LISETTE.

Que vas-tu faire ?

FORTUNÉ.

Avertir Monsieur Doriman de tout, afin que mon Maître épouse la niece de Madame : va, infidelle, tu attendras du moins qu'il soit veuf pour l'épouser, lui.

ARAMINTE.

Ne vois-tu pas que c'est un stratagême pour tromper Polimatte ? Il est vain & très-intéressé ; il faut en convaincre mon frere ; lui faire voir que ton Maître n'a pour lui qu'une fausse amitié : nous aurons peut-être d'autres moyens pour le dissuader de sa science : si nous venons à bout de ces deux choses, Lisidor obtient Lucile dès ce soir. Je vais chez moi attendre le succès de tout ceci.

SCENE IV.

LISETTE, FORTUNÉ.

LISETTE.

ME croyois-tu capable d'aimer ton Maître tout de bon ?

FORTUNÉ.

Ce ne sera donc qu'une feinte ?

LISETTE.

Vraiment non ; tu vois que tout ceci n'a que l'ombre de l'infidélité.

FORTUNÉ.

Ah ! ma chere Lisette, je tremble : l'ombre de l'infidélité se réalise en passant par l'esprit d'une femme.

LISETTE.

Je te conseille de moraliser : c'est bien à un homme de ton état que tant de délicatesse est permise.

FORTUNÉ.

Future moitié de moi-même, je vous avertis que je suis très-chatouilleux sur l'article de l'honneur.

LISETTE.

Tes craintes avec moi seroient mal fondées.

FORTUNÉ.

Que je penſe là-deſſus comme un petit Bourgeois.

LISETTE.

Va, va, je t'aimerai trop pour te tromper.

FORTUNÉ.

Paroles charmantes.... geſte amoureux.... (*Il lui baiſe la main.*) Main aimable !

LISETTE.

Allons, finis donc.... petit badin....

FORTUNÉ.

Plus je te vois, & plus je ſens.... ta parure augmente encore tes charmes.... J'ai là une émotion.... le contentement.... la joie.... un deſir violent.... minois friand ! (*Il veut la baiſer.*) Que je t'embraſſe.

LISETTE.

Petit Bourgeois, vous vous émancipez.

FORTUNÉ.

Pardon, Madame la Comteſſe....

LISETTE.

Ne perds point de tems, tâche de m'introduire dans le cabinet de Mademoiſelle Lucile.

FORTUNÉ.

Ne ſerois-tu pas mieux dans le mien ?

LISETTE.

Et d'abord que Polimatte ſera ſeul, tu m'annonceras.

FORTUNÉ.

Joli emploi ! Je t'écouterai au moins, je verrai tout.

LISETTE.

Va, tu ne ſerois pas le premier jaloux que l'on auroit attrapé en ſa préſence.

FORTUNÉ, *en conduiſant Liſette.*

Cela eſt fort heureux. Bonnes diſpoſitions !



SCENE V.

TIMANTONI *seul, bien vêtu.*

NOtre préceptour sera ici dans oune hora, je viens en avertir Mousou Doriman. Le Signor Lisidor m'a gratifié de cet habit; je l'ai accepté per lui faire plaisir. Mes accoliers no marchanderont piou avec moi: l'aquipage donne dou poids au mérite; quand je songe que trois années de peines & de soins ne m'auroient pas valou ce que je viens de gagner en oun quart d'hora d'ambassade amourouse, je ne m'étonne piou si tant d'honnêtes gens font ce métier: il est fort bon, tout-à-fait lucratif: je me repens de ne m'en être pas mêlé plutôt; je tâcherai de réparer le tems perdou; & d'abord que je serai riche, je redeviendrai honnête homme. Les houmains se donneroient tout entiers à la virtou, si elle étoit récompensée; je leur pardonne presque de s'en éloigner, lorsqu'elle ne conduit pas à la fortoune.

SCENE VI.

TIMANTONI, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

MOnsieur demande-t-il quelqu'un ici? Comment, diantre, je ne verrai que des métamorphoses?

TIMANTONI *fierement.*

Tiens, mon ami, voilà cinquante pistoles que je te donne de la part de Mousou Lisidor.

FORTUNÉ.

Ne vous a-t-il donné que cela?

TIMANTONI.

Non, en conscience.

FORTUNÉ.

Fouillez-vous.

TIMANTONI.

Je souis exact.

FORTUNÉ.

Mais sçavez-vous bien que vous voilà déguisé à merveille ?

TIMANTONI.

Ce n'est point un déguisement, c'est ouna paroura : j'avois tantôt un habit de Campagne. Madame la Comtesse est-elle ici ?

FORTUNÉ.

Je viens de la conduire dans la chambre de Lucile.... Mais voici Monsieur Doriman.

SCENE VII.

DORIMAN, TIMANTONI, FORTUNÉ.

DORIMAN.

OU as-tu laissé ton Maître ?

FORTUNÉ.

Chez son Libraire.

DORIMAN.

Ah ! Monsieur Timantoni....

TIMANTONI.

Mousou, j'ai trouvé notre jounc homme; je loui ai proposé d'être lou Préceptour de Mousou votre fils. Quoi ! a-t-il dit, du fils de Mousou Doriman, de ce Gentilhomme dont tout le monde dit tant de choses avantageuses ? J'accepte lou parti, j'insouse ma science à toute sa famille.

DORIMAN.

Que je vous ai d'obligation ! qu'il vienne donc, je l'attends.

TIMANTONI.

Vous l'allez voir bientôt ici en bonne & nombrouse Compagnie.

DORIMAN.

Quoi ?

TIMANTONI.

TIMANTONI.

Il amene avec loui la Gréce, Rome, l'Egypte, l'Arabia....

DORIMAN.

Où veut-il que je loge tout cela?

TIMANTONI.

Mousou, c'est sa Bibliotheque.

DORIMAN.

Ah! je vous entends. Faites-le venir, je vous prie.

TIMANTONI.

Je vais le chercher: je souhaite qu'il soit du goût de Mousou Polimatte.

DORIMAN.

Je brûle d'impatience de le lui voir examiner; car il n'est rien que Mr. Polimatte ignore.

TIMANTONI.

Et notre Préceptour sçait tout.

FORTUNÉ.

Voilà un homme unique.

TIMANTONI.

Il entend les Langues, la Philosophia, l'Architectoura, la Scoultoura, la Mousique, la Peintoura; il sera ici dans demi-houra. (*Il sort.*)

DORIMAN.

Quand il ne posséderoit que le demi-quart de ces sciences, ce seroit encore un homme très-profond.

FORTUNÉ.

Il ne lui manque plus que de sçavoir l'Arithmétique & l'Ortographe comme moi.... Mais voici mon Maître.

SCENE VIII.

POLIMATTE, DORIMAN, FORTUNÉ.

DORIMAN.

AH! mon cher ami.

POLIMATTE, *appercevant Doriman.*

Persécutions en pure perte; la Cour, la Ville, les Etrangers attendront.... laissez-moi.

DORIMAN, *allant voir à qui il parle.*

Qu'est-ce ?

POLIMATTE.

Il part ; que je suis soulagé !

DORIMAN.

A qui en avez-vous ?

POLIMATTE.

Il y a des instans où je voudrois être le plus ignoré, & le plus ignorant des mortels.

DORIMAN.

Pourquoi cela ?

POLIMATTE.

Argante, le tenace Argante....

DORIMAN.

Eh bien, Argante ?

POLIMATTE.

Me rencontrer, me prier, me presser, m'obséder, a été même chose ; il veut me graver malgré moi. Quel acharnement !

FORTUNÉ *à part.*

Voilà ce que disent tous ceux qui se font graver eux-mêmes : j'ai envie aussi de me faire graver, ma figure est assez curieuse, pour....

DORIMAN.

Vous devez cette satisfaction à vos amis ; vous la devez au Public avide de voir votre Portrait à la tête de vos Ouvrages.

POLIMATTE.

Je ne suis point assez décidé....

DORIMAN.

Quelle modestie ! c'est un homme comme vous qu'il faut transmettre à la postérité, & non pas un nombre infini de gens à talens médiocres, dont les antichambres sont tapissées.

POLIMATTE.

Il imagine la chose si sûre, qu'il a déja fait faire le dessein de l'Estampe & l'Inscription par Silvandre.

DORIMAN.

Par Silvandre ? Elle sera fort bien : il est, après vous, le plus grand Poëte de son siecle.

POLIMATTE.

Il brille à gauche ; son génie est assez poëtique, inégal pourtant ; il a quelque sçavoir ; il est d'un bon commerce ; poli, doux, généreux : s'il étoit plus honnête homme, & moins fou, il seroit accompli.

DORIMAN.

Je veux faire présent de cette Estampe à tous mes amis.

POLIMATTE.

Il va m'arriver pis.... On me menace d'une Statue.

DORIMAN.

Comment ?

POLIMATTE.

Quelques gens en place, & plusieurs Seigneurs, ont escamoté ma figure.

DORIMAN.

Qu'est-ce à dire ?

POLIMATTE.

Non contens d'avoir fait faire furtivement mon buste, ils ont ordonné ma Statue. Ce tour est cruel, épouvantable.

DORIMAN.

Tant mieux, morbleu, tant mieux. Cela prouve leur estime pour vous, & fera honneur à la Nation.

POLIMATTE.

Votre amitié vous fait illusion.

DORIMAN.

Ah ! point.... Avoir un gendre auquel on éleve des Statues ! quelle gloire ! je ne me sens pas d'aise. Mon cher ami, vous êtes digne de bien d'autres récompenses....

POLIMATTE.

Venons à ce qui me touche de plus près ; vous avez, sans doute, annoncé mon mariage à Mademoiselle Lucile ?

DORIMAN.

Oui, dès que j'ai été de retour.

POLIMATTE.

Comment a-t-elle reçu la proposition ?

DORIMAN.

Comme elle le devoit, soumise à ma volonté, sensible à votre mérite.

POLIMATTE.

Je n'ai point connu de fille de ſon âge dont l'eſprit fût ſi éclairé. (*à Fortuné.*) Que vous a dit mon Imprimeur ?

FORTUNÉ.

Rien, Monſieur, il n'étoit pas chez lui.

POLIMATTE.

Vous y retournerez, & vous lui direz qu'il accélere les épreuves de ma Mythologie Chronologique. Le Colporteur viendra-t-il prendre ces petites brochures imprimées en Hollande ? (*à Doriman.*) Pardon.

DORIMAN.

Ah ! faites.

FORTUNÉ.

Oui, Monſieur.

POLIMATTE.

Ces deux Auteurs ſurnuméraires viendront-ils me parler ? J'ai de l'ouvrage à leur donner.

FORTUNÉ.

Monſieur Sommaire viendra ; mais Mr. Mordican a de petites raiſons pour ne point ſortir de chez lui.

POLIMATTE.

Comment ?

FORTUNÉ.

Il a eu une diſpute vive avec un jeune Officier ; & il garde la chambre.

POLIMATTE.

Sa prudence tirannise ſa valeur ; je reconnois les enfans d'Apollon : deſcendez à mon laboratoire.

FORTUNÉ.

J'y cours.

POLIMATTE.

Demeurez, & écoutez avant d'agir. Sont-ce des êtres penſans que ces animaux-là ? Homere, ce Dieu des Poëtes, a dit fort ſenſément ; Jupiter a ôté la moitié de la cervelle aux valets.

FORTUNÉ.

C'eſt donc Jupiter qui a tort.

POLIMATTE.

Portez-y mon alambic, mes outils ; préparez le fourneau, nettoyez le creuſet.... J'ai une expérience chymi-

que à faire, qui exercera furieuſement les Phyſiciens.

DORIMAN.

Je crois vous en avoir entendu parler....

POLIMATTE.

Oui, vous futes témoin d'une converſation avec un Juriſconſulte, qui, hors les loix, ſe pique de tout ſçavoir, & qui ne ſçait rien. A propos de Juriſconſulte, je gratifierai bientôt le Palais d'une traduction en vers François du Code & du Digeſte, pour la commodité des Magiſtrats & des Avocats qui n'entendent pas le Latin, dont le nombre augmente journellement.

DORIMAN.

Vous avez toujours des idées admirables; ce travail ſera très-utile. Eſt-il bien avancé?

POLIMATTE.

Il eſt preſque fini, je n'ai plus qu'environ ſoixante mille vers. Si j'ai été forcé à la longueur de cet ouvrage, je ſuis très-laconique dans un autre en proſe, qui eſt ſous preſſe. C'eſt l'éloge & le nom des Médecins qui n'ont pas tué leurs malades. Cette brochure ne contient que deux pages.

DORIMAN.

Fort bien, fort bien.

POLIMATTE *à Fortuné.*

Montez cet Aſtrolabe, cette Sphere, ce Globe céleſte, & mes grandes lunettes d'approche, au Belvéder.

FORTUNÉ.

Je ne ſçais pas où il faut....

POLIMATTE.

Quoi! toujours plus ténébreux? depuis que vous êtes à moi, votre eſprit ne ſe développe pas?

FORTUNÉ.

Au contraire, Monſieur, vous vous ſervez ſouvent de certains mots qui m'embrouillent.

POLIMATTE.

C'eſt une Automate.

FORTUNÉ.

Celui-là, par exemple, je ne l'entends pas; mais je me doute bien que c'eſt une injure.

DORIMAN.

Automate.... Automate.... Tenez, mon enfant.... Automate.... C'est une Machine.... qui se remue dans les animaux par des ressorts.... comme une montre.... Ah! les tourbillons.... la matiere subtile.... produisent de beaux effets... Nous sçavons un peu la Philosophie de Descartes.

POLIMATTE.

Sçavez-vous bien que vous devenez habile?....

DORIMAN.

Je m'en apperçois, graces à vos conversations.

POLIMATTE.

Voulez-vous vous rendre profond? Ayez de fréquens entretiens avec moi; quand je vous aurai expliqué Aristote & Malebranche, vous comprendrez des choses... des choses, qui... Ah! des choses incompréhensibles.

DORIMAN.

Voyons, par exemple,....

POLIMATTE.

Avec votre permission, remettons cela à une autre fois. (*à Fortuné.*) Belveder est un mot analogue à lui-même: c'est le donjon que j'ai fait construire au plus haut de l'Hôtel, pour mes observations astronomiques. Entendez-vous?

FORTUNÉ.

Je comprends à l'heure qu'il est.

POLIMATTE.

Non, non, laissez cela; faites les commissions du dehors: on ne sçauroit penser à tout; j'ai promis à Damon de lui faire débiter cent souscriptions de son histoire: dites-lui de me les envoyer.

DORIMAN.

N'est-ce pas cet Officier qui vient quelquefois ici?

POLIMATTE.

Oui.

DORIMAN.

Quel jugement portez-vous de son Livre?

POLIMATTE.

Il écrit comme il combat; s'il m'en croyoit, il feroit de ses écrits ce que les Grecs firent de Troye.

DORIMAN.

L'érudition coule de source chez vous : ce que les Grecs firent de Troye.... Où est cette Troye dont on parle tant ?

POLIMATTE.

Troye est.... où elle étoit.... dans l'Afrique.

DORIMAN.

Dans l'Afrique ! En quel endroit, s'il vous plaît ?

POLIMATTE.

En quel endroit.... en quel lieu.... elle étoit où est maintenant Constantinople.

DORIMAN.

On s'instruit toujours avec vous.

POLIMATTE *à Fortuné.*

Tout de suite vous irez sur le Quai ; vous direz à Robert, que quelque pressé qu'il soit, je ne puis corriger ses Cartes & son Livre de Géographie, de deux mois : allez, expédiez.

FORTUNÉ, *en s'en allant.*

Allons plutôt épier le moment d'introduire Lisette.

(*Il sort.*)

DORIMAN.

A propos, nous repartons inceſſamment pour la Campagne ; j'ai fait réflexion que vous seriez accablé de visites, de complimens.

POLIMATTE.

Tenons mon mariage secret pour quelques jours.

DORIMAN.

Il n'est plus tems, il me faisoit trop de plaisir pour le taire.

POLIMATTE.

Tant pis. (*bas.*) Sa famille pourra s'y opposer. (*haut.*) Eh bien, partons ; cela m'épargnera la lecture d'un nombre infini d'Epitalames qui vont me pleuvoir de tous côtés. Je vous laisse aller seul chez le dépositaire de la foi publique : en vous attendant, je travaillerai à quelques Dissertations pour toutes les Académies de l'Univers, ou plutôt je finirai une Ode qui doit remporter le prix aux Jeux Floraux, que me demande un Gentilhomme Gascon.

SCENE IX.

POLIMATTE *seul.*

JE m'abandonne tout entier au parti que l'on me propose; n'est-ce pas s'y livrer avec trop de précipitation? Ce mariage est avantageux; mais est-ce le meilleur que je puisse faire? Puisque Doriman, ce génie borné, a lui-même assez de connoissance pour m'acheter d'une partie de son bien, que ne dois-je point attendre d'un esprit plus éclairé que le sien? D'ailleurs j'apperçois dans Lucile une indifférence.... J'entrevois même un éloignement....

SCENE X.

POLIMATTE, FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

OUf. (*à part, en arrivant.*) Chienne de Commission! Il faut pourtant la faire. (*haut.*) Monsieur, Madame la Vicomtesse de Kerbadin demande à vous voir.

POLIMATTE.

Madame la Vicomtesse de Kerbadin! je ne connois personne de ce nom-là.

FORTUNÉ.

C'est une jeune Dame fort jolie, qui a un carosse des plus beaux, avec quantité de laquais.

POLIMATTE.

Beaucoup d'honneur.... Je vais au-devant d'elle.

FORTUNÉ.

Il n'est pas nécessaire, la voilà....

POLIMATTE.

Retire-toi.

FORTUNÉ.

Monsieur, je ne suis pas de trop.

POLIMATTE.

POLIMATTE.

M'obéira-t-on ?

FORTUNÉ, *en s'en allant.*

Jarni !

SCENE XI.

POLIMATTE, LISETTE, *en femme de qualité, suivie de plusieurs laquais, & un Ecuyer lui donnant la main.*

LISETTE.

VOus serez peut-être étonné de ma visite, Monsieur. Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous.

POLIMATTE.

Madame, la surprise est honorablement flatteuse.

LISETTE *fait signe à ses gens de sortir.*

Je suis Bretonne, très-vive, (ma démarche vous le prouve) ; femme de condition, (mes manieres le persuadent) ; alliée à tout ce qu'il y a de mieux dans ce Pays, (tout le monde le sçait) : sage, quoique libre, jeune & jolie, (il n'y a qu'une voix là-dessus); fort riche, Dieu merci ; je possede l'art de me bien mettre, j'invente les modes, (personne ne me le conteste) ; mon commerce est aimable, mon goût délicat, mon esprit cultivé, (vous en jugerez) ; j'ai de la politesse, de l'enjouement, de la vivacité, des graces, tout cela m'est naturel ; mais on ne doit jamais faire son éloge soi-même ; aussi je me garde de parler de tant d'avantages.

POLIMATTE.

Madame....

LISETTE.

L'esprit & la science ont des charmes si puissans pour moi, qu'impatiente d'être en liaison avec vous, Monsieur, je franchis les usages pour avoir quelques instans plutôt ce plaisir. Mon premier soin, en arrivant de ma Province, a été de m'informer où vous étiez. Je vous préfere au jeu, aux spectacles, aux promenades, & à des visites de bienséance.

POLIMATTE.

Madame....

LISETTE.

Oui, Monsieur, vos Ouvrages m'ont fait concevoir de vous une si haute idée, qu'ils ont occasionné mon voyage de Paris, où je suis, pour la premiere fois, depuis deux jours. Vous n'avez jamais rien composé qui ne m'ait été envoyé. Je découvre dans tout ce que vous faites une science.... un style.... des sentimens étonnans, des expressions singulieres, qu'on n'entend point; mais c'est ce qui en fait le mérite.

POLIMATTE.

Quelle pénétration! En effet, y a-t-il quelque gloire à écrire & à parler comme tout le monde? Du neuf, du brillant, des idées, du distingué, du beau, du piquant, des saillies, des traits, des éclairs. On n'acquiert le sublime de la réputation que par-là.

LISETTE.

Je n'ai point pour les sciences un amour stérile. J'ai produit plusieurs ouvrages qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe: les Mercures en sont pleins.

POLIMATTE.

Vos lumieres, sur ceux des autres, forment un préjugé convainquant..... quel genre?

LISETTE.

Aucun en particulier, tous en général; Romans, Historiettes, Contes, Fables, Chansons....

POLIMATTE.

S'il est décidé qu'un Auteur se peint lui-même dans ses ouvrages, par une conséquence absolue, vos productions doivent être la perfection même.

LISETTE.

Que d'esprit! quel fond de politesse!... Je réussis assez bien dans les Comédies; je les joue encore mieux que je ne les fais: c'est mon plaisir dominant, & la seule chose qui puisse me consoler dans mon triste état, & depuis deux ans de veuvage....

POLIMATTE.

Vous êtes veuve, Madame, depuis deux ans? A votre âge!

LISETTE.

Ah ! ne rappellons point cette idée, je tâche à m'en distraire par des plaisirs innocens ; mais le souvenir d'un époux vient toujours à la traverse : quoique je n'aye été que deux mois avec lui, qu'il fût vieux, gouteux, & toujours malade.... C'est quelque chose de bien tirannique que le pouvoir de l'hymen.

POLIMATTE.

Tant de charmes ne sont point faits pour être infructueusement admirés ; il faut changer d'état, Madame ; il faut changer d'état au plutôt.

LISETTE.

Moi, songer à me remarier !... Ah ! si vous sçaviez, Monsieur, les inconvéniens auxquels est exposée une jeune personne, quand elle a le malheur de perdre un époux.

POLIMATTE.

Vous pouvez le prévenir en donnant la main à un jeune homme.

LISETTE.

A qui se fier, Monsieur ? les jeunes gens aujourd'hui sont si étourdis, si dissipés, si libertins, dit-on, en ce Pays.... Ah ! je ferois trop difficile dans le choix que je pourrois faire : je voudrois unir les sentimens, la figure, la conduite, la politesse, l'esprit, le bon sens, à une science universelle : voyez si cet assemblage est aisé.

POLIMATTE.

Il est des plus rares ; je connois pourtant un Cavalier, dans l'été de ses jours, à qui ce portrait ne ressemble pas mal.

LISETTE.

Ne me le nommez pas, Monsieur ; je le connois peut-être aussi-bien que vous-même ; mais je lui cacherai ma foiblesse ; je l'aimerois trop pour l'associer à ma destinée. Seroit-ce avec soixante mille livres de rente que je pourrois faire son bonheur, & celui des héritiers que je lui donnerois ? On me dira que j'attends d'autres successions ; j'ai deux sœurs mariées, à la vérité, mais elles sont si vives, si vives.... je suis la moins sémillante de la famille.

POLIMATTE.

Soixante mille livres de rente ? quel lénitif à la douleur qu'on ne sent point ! Vous êtes adorable, on ira pour vous jusqu'à l'idolatrie.

LISETTE.

Eh, que me serviroient les vœux de tout l'Univers, je ne serois sensible qu'aux transports d'un seul homme : il n'en est qu'un au monde qui pût flatter mon cœur & ma vanité ; mais que dis-je, ma vanité ! folle que je suis, il la rabaisseroit plutôt. Serois-je venue m'offrir de si loin aux fers d'un vainqueur ? Non pas, non pas, Monsieur, une passion naissante est aisée à vaincre ; on n'a qu'à ne s'y point livrer, l'étourdir, la distraire par des passions opposées : aidez-moi vous-même à la surmonter ; venez souper ce soir chez moi ; vous y trouverez une Compagnie choisie, dont vous ferez l'ornement ; & si la conversation, par hasard, tombe sur l'amour, servez-vous de tout votre esprit pour le chasser du mien ; réparez, s'il se peut, le mal que vous m'avez fait.... Ah ! j'en dis trop.

POLIMATTE.

Moi, Madame ! je serois assez heureux.... (*à part.*) Je ne puis plus en douter.... Mais, Madame, où faut-il que je me rende, pour avoir l'honneur de souper avec vous ce soir ?

LISETTE.

Je viendrai vous prendre ici tantôt ; je vais, en attendant, finir une affaire pressée.

POLIMATTE.

Que les momens vont me paroître longs ! de grace, Madame, terminez au plus vîte.

LISETTE.

Je ne perdrai pas un seul moment.... je veux auparavant vous confier mes arrangemeus ; vous déciderez s'ils sont judicieux. Demain je vous mene à la Campagne, dans un équipage brillant, fait en gondole, dont l'impériale aura la forme d'un parasol, soutenu par des figures Chinoises ; les attributs de la Mere des amours y seront peints ; je le menerai moi-même, vêtue en Amazone.

POLIMATTE.

Vénus, oui, la Reine de Cythere paroîtra conduire son Char.

LISETTE.

Je goûte les charmes du séjour de Paris ; tout m'y paroît merveilleux.

POLIMATTE.

C'eſt l'abrégé du monde, la Capitale des Nations.

LISETTE.

J'ai donc deſſein d'acheter, près de Paris, un Château ſuperbe, où nous irons nous recueillir, cultiver les Muſes; nous y ſerons accompagnés de quelques Sçavans illûſtres, de pluſieurs Muſiciens, & de beaucoup d'Acteurs fameux; car c'eſt ma folie que la Comédie, j'ai la folie du jour.

POLIMATTE.

Et folie raiſonnable. Rien ne forme plus eſſentiellement le corps, l'eſprit & le cœur, que le Théatre. Vous en voyez en moi un exemple bien frappant. Je ne me ſuis rendu ſi aimable, ſi ſouhaité dans le grand monde, que depuis que je joue la Comédie.

LISETTE.

Vous jouez la Comédie! vous êtes unique. Ciel! quelle conformité entre nous d'inclinations, de talens! quels ſont vos rôles?

POLIMATTE.

Je les remplis tous à ravir.

LISETTE.

Avec un eſprit auſſi vaſte, on réuſſit à tout ce qu'on entreprend.

POLIMATTE.

Je brille dans les valets; je fais quelquefois des caracteres originaux.

LISETTE.

Vous devez les rendre d'après nature: je vous trouve un original parfait.

POLIMATTE.

Je me diſtingue auſſi dans le tragique.

LISETTE.

Dans le tragique! je ne m'en ſerois pas doutée; vous êtes univerſel.

POLIMATTE.

Je le crois; mais quel eſt votre genre, Madame?

LISETTE.

Je ne vous approche que de loin, je ſuis bornée au comique. Je joue ordinairement les Soubrettes, rarement

les amoureuses; quelquefois je me travestis en femme de condition.

POLIMATTE.

Votre figure noble est taillée exprès pour l'amour....

LISETTE.

Nous essayerons au premier jour nos talens: pour diversifier nos plaisirs, & nous délasser, nous ferons de tems en tems quelque partie de chasse; car je monte à cheval avec autant de grace que d'hardiesse. De toutes les chasses, celle qui me procure le plaisir le plus piquant, c'est celle du Renard: c'est un animal bien fin qu'un Renard. Le dernier que je chassai dans mes Terres, étoit un des plus rusés qu'on ait jamais vu. Il me donna beaucoup de peine; j'en vins pourtant glorieusement à bout; il donna à la fin dans tous les piéges que je lui avois tendus.

POLIMATTE.

Ah! Madame, vous réunissez tout le mérite des deux sèxes.

LISETTE.

De retour à la Ville, la table, le jeu, les concerts, la Comédie, partageront mon tems. Certains jours de la semaine, assemblée de beaux esprits à la mode: vous y présiderez.

POLIMATTE.

Ah! divine Sapho, vous avez l'air d'un sentiment.

LISETTE.

Cela est beau! comment avez-vous dit, Monsieur?

POLIMATTE.

Je soutiens, Madame, que vous avez l'air d'un sentiment.

LISETTE.

J'ai l'air d'un sentiment! apparemment voilà du neuf, du sublime; je n'ai point assez d'esprit pour l'entendre; mais je l'admire. Enfin, je ne veux me régler que par vos avis, non-seulement sur mes Ouvrages, mais encore pour les soins de ma Maison: vous guiderez même ma conduite; & je vous regarderai comme un véritable ami.

POLIMATTE.

Je sens tout le mérite de cette préférence; mais je crains de ne pas conserver long-tems le titre flatteur d'ami dont vous m'honorez.

LISETTE.

Pourquoi, Monsieur ?

POLIMATTE.

La preuve en est simple, mais victorieuse : regardez-vous, Madame, votre miroir vous persuadera que tous vos amis vous sont quelque chose de plus.

LISETTE.

Quelle délicatesse ! l'on ne tient point à cela ; ne m'en dites pas davantage ; je crains ce plus ; ce plus m'allarme... qu'il est séduisant vis-à-vis de vous ! Commerce d'esprit, conversations sçavantes, amitié tant qu'il vous plaira ; rien au-delà..... les peines de l'amour étouffent ses plaisirs ; vous ne me persuaderez pas le contraire, votre éloquence est vaine, votre peine inutile.... Finissez.... de grace, finissez donc....* Quoi ! vos soupirs s'en mêlent ? Ils agissent en vain ; ils n'obtiendront rien, pas le moindre retour ; j'y suis insensible, vous dis-je ; ne les prodiguez pas.... encore ?... Ciel, vos yeux se mettent de la partie ? ah ! quelle trahison ! tentative superflue.... je ne suis point faite à ce langage.... Regards en pure perte, je ne les entends point ; je ne veux point les entendre ; non, Monsieur, je ne les entends point ; je ne les entendrai jamais. Je vous quitte. Adieu, Monsieur, adieu.

POLIMATTE, *voulant lui donner la main.*

Madame, souffrez....

LISETTE.

Ne triomphez pas de ma confusion ; ne m'accompagnez point.... songez que je vous attends ce soir à souper.

SCENE XII.

POLIMATTE *seul.*

QUelle pétulante & gracieuse vivacité ! quelle conquête aimable ! elle est également frappée de ma personne & de mes écrits.... Ménageons cependant Doriman & Lucile jusqu'à la conclusion de mon mariage avec la Vi-

* *Polimatte fait plusieurs lazzi, qui répondent aux discours de Lisette.*

comtesse ; & allons faire tenir un contrat tout prêt pour notre seconde entrevue. Plutus & l'Amour ne sont point aveugles, ils me comblent de leurs bienfaits.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMAN, ARAMINTE, *un manuscrit à la main.*

ARAMINTE.

Vous ne vous rendez point ? Qu'y a-t-il de plus convainquant, de mieux prouvé ?

DORIMAN.

Je vous le répete ; si vous voulez que nous soyons amis, ne continuez pas à me parler sur ce ton : je me suis expliqué, ce me semble, en termes assez clairs.

ARAMINTE.

» Mais encore une fois, doit-on contester, lorsque, » d'un côté, on voit les Auteurs originaux, & que, de » l'autre, on lit les vols à peine déguisés ? De grace, jet-» tez vous-même les yeux sur cet endroit.

DORIMAN *lit.*

» Allons donc, il faut la contenter.

ARAMINTE, *pendant que Doriman lit.*

» Il n'y a pas jusqu'à votre Epître dédicatoire, dont » les phrases ne soient prises dans Balzac, ou dans Pline : » peut-on démontrer avec plus de solidité ?...

DORIMAN.

» Cela me surprend un peu, je l'avoue.

ARAMINTE.

» Grace au Ciel, à la fin....

DORIMAN.

Quoi qu'il en soit, de pareilles minuties ne me détacheront

tont pas d'un homme essentiel & recommandable par tant d'autres endroits ; je l'ai laissé avec ma fille ; il va bientôt se rendre ici. Examinez-le, je vous prie, avec plus d'attention, & jugez par vous-même sans partialité....

ARAMINTE.

Une affaire m'appelle ailleurs, mon frere ; & il me faudroit trop de tems pour approfondir ses bonnes qualités : je vous laisse. *Elle sort.*

DORIMAN *seul.*

La prévention est une maladie incurable ; tout est préjugé parmi les hommes. Que je suis heureux d'en être exempt !

SCENE II.

POLIMATTE, DORIMAN.

DORIMAN.

EH bien, vous avez vu ma fille ; êtes-vous content ?

POLIMATTE.

On ne peut l'être davantage.

DORIMAN.

Je suis ravi des dispositions où Lucile est pour vous. On travaille au Contrat ; nous partirons ce soir ; je suis impatient de vous voir mon gendre.

POLIMATTE.

Je le suis plus que vous, je vous jure. Cependant mon étoile me force à différer mon bonheur de deux ou trois jours.

DORIMAN.

D'où vient ?

POLIMATTE.

On se doit à ses amis : la fortune de quelqu'un qui m'est bien cher dépend de ce retardement.

DORIMAN.

Le motif est trop beau, j'y souscris.

POLIMATTE *à part.*

Tout réussit au gré de mes vœux.

SCENE III.

DORIMAN, POLIMATTE, FORTUNÉ, LA FLEUR.

LA FLEUR *à Polimatte, lui rendant plusieurs Lettres & Billets.*

Voici des Lettres pour Monsieur.

POLIMATTE.

On me sçait arrivé ; toujours accablé ! tout me rappellera cette maudite science !

FORTUNÉ *à Doriman.*

Monsieur, on demande si vous y êtes.

DORIMAN.

Qui est-ce ?

FORTUNÉ.

Il n'a pas voulu dire son nom : il a aussi demandé si Monsieur y étoit.

POLIMATTE.

Comment est-il fait ?

FORTUNÉ.

C'est une espece d'Abbé.

POLIMATTE.

Un Abbé ? Il y en a des légions en ce Pays ; on n'y voit autre chose. Ne vous a-t-on pas dit mille fois que je n'y suis jamais pour tout ce qui porte une figure subalterne, un visage d'Auteur ? Je ne puis donner audience qu'à mon retour ; dites que je n'y suis pas.

FORTUNÉ.

Monsieur, celui-ci a aussi bonne mine que vous, pour le moins ; il dit qu'il vient de la part de Mr. Timantoni.

POLIMATTE.

Comment donc, insolent ?

DORIMAN.

Ah ! je sçais. C'est le Précepteur que l'on m'a proposé pour mon fils, on m'en a dit beaucoup de bien ; il pourroit se placer ailleurs. Examinez-le à fond.

POLIMATTE.

Qu'on le fasse entrer.

SCENE IV.

DORIMAN, POLIMATTE, LISIDOR, *en Précepteur.*

POLIMATTE.

JE le vois ; pendant que je parcourrai quelques-unes de ces lettres, commencez à l'interroger. (*à part.*) Eh ! Monsieur l'Ambassadeur, ne sçauriez-vous, sans moi, acheter ce cabinet de médailles ?

LISIDOR *à Doriman.*

Monsieur, le Signor Timantoni me procure l'honneur de vous faire la révérence ; il a eu celui de vous parler de moi pour Monsieur votre fils.

POLIMATTE, *après avoir lu, à part.*

Pour le coup, Monsieur le Duc, vous vous rendrez fatiguant ; toujours des lettres !

DORIMAN *à Lisidor.*

Vous avez, sans doute, été près de quelques enfans ?

LISIDOR.

Non, Monsieur : ma naissance paroissoit bien éloignée d'un tel métier ; aussi puis-je vous protester que vous ne trouverez en moi de Précepteur que l'habit.

DORIMAN.

Comment, Monsieur ?

LISIDOR.

Je me vois contraint à chercher dans mes talens dequoi prévenir le malheur que je crains ; heureux cependant si je puis vous agréer, Monsieur ! puisque par-là je me verrai en état de m'instruire, d'apprendre ce que je ne sçais qu'imparfaitement.

DORIMAN.

Oui, vous serez ici à la source de toutes les sciences.

POLIMATTE, *après avoir encore lu, toujours à part.*

Des repas, des soupers ! ils n'ont pas pris date seulement. Ah ! des lectures de pieces ! leur tour est bien loin.

LISIDOR *à Polimatte.*

Monsieur, c'est encore plus par rapport à vous, que par ma situation, que je me présente à Monsieur avec empressement; car sans doute vous êtes Mr. Polimatte?

POLIMATTE.

Oui, c'est moi-même.

LISIDOR.

Ah! Monsieur, tout m'obligeoit à le penser; votre air, votre maintien, le feu de vos regards, votre silence; tout annonce en vous un sçavant à qui on doit donner le nom de sçavant par excellence; de maître sçavant.... de sçavant.... sçavant.

POLIMATTE *à Doriman.*

Je lui crois du bon sens.

LISIDOR *à Polimatte.*

Tous vos écrits vous ont acquis avec justice la réputation d'Auteur véritablement extraordinaire.

POLIMATTE *à Doriman.*

Je suis assez content de lui.

DORIMAN.

Je vous avoue qu'il prévient en sa faveur; voyez ce qu'il sçait.

POLIMATTE.

Soit. L'examen sera long. Si vous avez quelque affaire, je l'examinerai seul.

DORIMAN.

Non, vraiment; d'ailleurs je ne me lasse jamais de vous entendre.

POLIMATTE *à Lisidor.*

Vous avez du goût. Possédez-vous vos Auteurs Classiques? Cicéron, Virgile, Horace, Perse, Juvenal?

LISIDOR.

Quelques-uns ont des endroits obscurs, difficiles....

POLIMATTE.

C'est-à-dire, que vous ne les entendez pas toujours: j'en vais juger sur le champ.

LISIDOR.

Leurs difficultés ont redoublé mes soins; je puis me flatter....

DORIMAN *à Polimatte.*

Allons dans ma Bibliotheque ; nous y trouverons tous les livres qu'il nous faut.

POLIMATTE.

Allons.... cela n'eſt pas néceſſaire, je les ai tous dans ma tête. Mais ſe vanteroit-on à moi de ce qu'on ne ſçait pas ? Je vous crois ; êtes-vous verſé dans le Grec ? Voyons.

LISIDOR.

Je l'ai appris avec beaucoup d'application.

POLIMATTE.

C'eſt une langue dont je fais grand cas. Paſſons : & l'Italien, le ſçavez-vous ? Hem ! il eſt difficile de m'en impoſer.

LISIDOR.

Je m'en apperçois : *Vuole Voſſignoria que proviamo à parlar Italiano ?*

POLIMATTE.

Pas mal, pas mal ; bravo ! Venons aux talens dont Timantoni a parlé. Quels ſont-ils ?

LISIDOR.

Je ſçais paſſablement la Muſique.

DORIMAN.

Tant mieux, vous nous ſerez utile.

POLIMATTE.

Vous êtes Muſicien comme les autres, machinalement : n'êtes-vous pas auſſi, comme tous les Muſiciens, ſujet à la bouteille, & au dérangement de cervelle ? Ce ſont les attributs de la profeſſion.

LISIDOR.

Je n'ai pas l'honneur d'être aſſez Muſicien pour....

POLIMATTE.

» Il faut poſſéder l'harmonie par l'Algebre comme
» moi.... Platon dit.... Pythagore ſoutient qu'on peut par
» les nombres,... J'enrichirai dans quelque tems le Public
» d'un Traité d'Inſtrumens oculaires, ou Muſique pour
» les yeux. Que ſçavez-vous de plus ?

LISIDOR.

Je m'amuſe avec beaucoup de plaiſir à manier le Pinceau.

DORIMAN.

Vous trouverez céans dequoi vous occuper ; car de-

puis que nous vivons ensemble, j'ai de tout; par conséquent je me connois à tout.

POLIMATTE.

La Peinture est une vérité fausse, le spectacle historique de l'Univers; pour y réussir aussi-bien que dans l'éloquence & la Poësie, on doit étudier la nature, faire choix de ce qu'elle a de plus beau.

LISIDOR.

C'est où je m'attache; j'aime la simple & belle nature avec transport.

POLIMATTE.

Ecoutez, & profitez; imitez sur-tout le naturel, les graces de Michel-Ange, la fierté, le terrible de l'Albâne.

LISIDOR.

Le terrible de l'Albâne! mille pardons, tout le monde pense au contraire....

POLIMATTE.

Tout le monde pense mal. Je vous trouve assez partagé de connoissances. Mr. vous reçoit.

LISIDOR.

Ah! Monsieur, votre bonté égale votre sçavoir.

DORIMAN.

Vous serez content des conditions.

LISIDOR.

Le seul bonheur de vous être attaché....

DORIMAN.

Vous vous louerez de mon fils. Il a plus d'esprit qu'on n'en a à son âge; je me flatte que vous lui donnerez tous vos soins.

LISIDOR.

Ah! Monsieur, je me sens porté, bien plus que je ne puis le dire, à me livrer tout entier à ce qui vous appartient.

POLIMATTE *à Doriman.*

» Je prétends qu'à quinze ans votre fils sçache aussi-bien
» que moi les Mathématiques; bien entendu que je les
» lui enseignerai moi-même. (*à Lisidor.*) Les avez-vous
» apprises?

LISIDOR *à part.*

» Feignons, pour avancer les instans de voir Lucile.
» (*haut.*) Non, Monsieur.

POLIMATTE.

» Quoi ! vous n'avez pas, au moins, quelques notions
» des Elémens ?

LISIDOR.

» N'est pas qui veut universel comme vous. Mon igno-
» rance est profonde là-dessus.

POLIMATTE.

» J'en suis au désespoir, j'aime à m'en entretenir.... C'est
» la science des sciences.... Je me plais dans les infinimens
» petits, les infinimens grands, les Asymptotes, les Cy-
» lindres.... les Infinis-Géométriques & Métaphysiques.

DORIMAN.

» J'entends souvent des disputes là-dessus, où je ne
» comprends rien. Je voudrois sçavoir, par exemple,
» ce que c'est qu'un Infini-Géométrique ?

POLIMATTE.

» Je vais vous l'apprendre, rien n'est si aisé. (*à Lisidor.*)
» Vous m'assurez que vous n'avez aucune connoissance
» des Mathématiques ?

LISIDOR.

» J'ai eu l'honneur de vous dire que je ne les sçavois pas.

POLIMATTE.

» Cela étant, écoutez-moi bien tous deux.... Une chose
» est dite Infini-Géométrique & Métaphysique, quand la
» dimension.... Retenez bien ceci.... l'analogie étant une
» contexture... la Trigonométrie... Suivez mon raisonne-
» ment, il est profond... La toise se mesure par des pieds ;
» les pieds par des pouces ; les pouces par des lignes... en-
» sorte qu'Infini-Géométrique est une chose qui ne peut
» se mesurer. Vous concevez bien cette définition ?

DORIMAN.

» Non, je ne l'entends point du tout.

POLIMATTE.

» Ce n'est pas ma faute.

LISIDOR.

» En effet, Monsieur s'est expliqué d'une maniere
» très-claire.

POLIMATTE.

» Pour mieux me comprendre, il faudroit être éclairé
» dans la Géométrie, science des Démonstrations.

LISIDOR *à Polimatte.*

» Quelque borné que je sois là-dessus, je vais, si vous me
» le permettez, tâcher de donner à Monsieur une définition
» qui pourra lui paroître plus intelligible. Un Infini....

POLIMATTE.

» Voilà le ridicule de la plupart des gens ; ils ont la fu-
» reur de parler de ce qu'ils n'entendent pas.

DORIMAN.

Mais je voudrois sçavoir....

POLIMATTE.

Quand je suis une fois occupé de Littérature, j'oublie tout. J'ai des réponses pressées. Je vais les expédier. (*à part en s'en allant.*) Je n'entends point parler de ma Vicomtesse, mon impatience est sans égale, & je vais au-devant d'elle.

SCENE V.

DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN.

EH bien, que dites-vous de Monsieur Polimatte ?

LISIDOR.

Je dis qu'on sort de sa conversation très-instruit.

DORIMAN.

C'est un homme rare, singulier.

LISIDOR.

Oui, très-singulier.

DORIMAN.

Il est unique, imaginatif, excellent original.

LISIDOR.

Fort original : il y a dans le monde plus d'originaux qu'on ne croit.

DORIMAN.

Ne déguisez point ; qu'en pensez-vous ?

LISIDOR.

Monsieur, puisqu'il faut parler franchement à un galant homme comme vous, se peut-il que vous vous soyez laissé éblouir si long-tems par de fausses lueurs ?

DORIMAN.

DORIMAN.

Comment, Monſieur ?

LISIDOR.

Monſieur, l'idée avantageuſe que vous avez de lui fait tout ſon mérite; ne venez-vous pas de voir par vous-même à quel point il eſt ſuperficiel ? Hardi, déciſif, parlant galimathias ſur les choſes qu'il a cru que j'ignorois ? embarraſſé ; changeant de diſcours ſur les matieres qu'il a vu que je ſçavois ? caractere ordinaire des demi-Sçavans.

DORIMAN.

Ne confondez pas Mr. Polimatte avec de telles gens ; ſans quoi je pourrois bien diminuer la bonne opinion que j'avois d'abord conçue de vous : ce qu'il dit n'eſt pas à la portée de chacun. Ah ! c'eſt un génie inimitable en tout. On rit dans ſes Tragédies ; ſes Comédies font pleurer ; & on trouve le ſens commun dans ſes Opéra.

LISIDOR.

~~Monſieur, vous avez raiſon ; il aura peu d'imitateurs.~~

DORIMAN.

Holà, quelqu'un ! qu'on faſſe venir mon fils.

SCENE VI.

DORIMAN, LISIDOR, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MOnſieur, il eſt avec ſon Maître de Géographie ; il prend ſa leçon.

LISIDOR.

Je ſuis impatient de remplir mon devoir ; permettez-moi d'aller le joindre.

DORIMAN.

Je le veux bien. (*au Laquais.*) Que ma fille deſcende ici.

LISIDOR, *revenant ſur ſes pas.*

Je penſe que je pourrois diſtraire Mr. votre fils, & ſon Maître auroit à me le reprocher.

DORIMAN.

Oui, vous avez raiſon, reſtez. (*à part.*) Je ne ferai pas

fâché d'entendre raisonner plus à fond cet homme-ci. (*à Lisidor.*) Vous serez étonné des talens de Lucile ; mon systême est que les Dames naissent avec plus de dispositions que nous pour les Belles-Lettres ; aussi ma fille possede l'Histoire, la Fable, la Géographie ; elle a quelque teinture de Poësie ; elle déclame à merveille ; je lui ai donné depuis peu un Maître Italien, fort habile, & très-honnête homme ; outre cela, elle peint toutes sortes de sujets, & sçait fort bien la Musique.

LISIDOR.

Je suis persuadé qu'elle rassemble toutes les perfections.

DORIMAN.

» Ah ! si mon pere avoit fait pour moi ce que je fais pour
» mes enfans, qu'il n'eût rien épargné pour me procurer
» toutes sortes de bons Maîtres, je serois devenu un fort
» habile homme ; je suis né avec beaucoup de goût ; j'ai eu
» dès mon enfance la louable ambition de tout sçavoir....

SCENE VII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN.

VOici ma fille. (*à Lucile.*) Monsieur vient pour être Précepteur de votre frere.

LUCILE.

Il n'en a pas l'air, mon pere.

LISIDOR.

Quelque heureux qu'il soit pour moi d'avoir l'agrément de Monsieur, je ne sentirai mon bonheur qu'autant que je m'appercevrai que je ne suis point désagréable à Mademoiselle.

LUCILE.

Ce que je sçais de vous, Monsieur, & ce que je vois, fait beaucoup en votre faveur ; & si j'étois consultée....

DORIMAN.

Il se connoît en peinture : faites-lui voir cette tête d'après Rimbrand, dont les connoisseurs sont si contens.... A propos, Monsieur jugera mieux de vos talens sur un ou-

vrage de votre invention. (*au Laquais.*) Qu'on apporte le dernier tableau où ma fille travailloit, il eſt au-deſſus de ſon Clavecin.

LUCILE.

Mon pere, il n'eſt pas encore achevé.

DORIMAN.

N'importe, Monſieur jugera de ce que vous pouvez faire par ce que vous avez fait.

LUCILE *à part.*

Que ce moment eſt terrible pour moi!

DORIMAN *à Liſidor.*

Vous lui en direz votre ſentiment avec ſincérité.

LISIDOR.

Ah! Monſieur, je vous promets de vous obéir à la lettre; je dirai à Mademoiſelle tout ce que je penſe, pourvu qu'elle ne s'en offenſe point.

LUCILE.

Bien loin de m'en offenſer, je me joins à mon pere, pour vous prier de parler à cœur ouvert; je ſuis diſpoſée à profiter de vos avis. (*à part.*) Je tremble.

LISIDOR.

Mon zèle ne vous en donnera jamais....

SCENE VIII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

La Fleur apporte le Tableau. Il le met ſur un Chevalet.

DORIMAN.

VOici le Tableau: examinez-le en détail, avec ſoin. Eh bien, Monſieur, que vous en ſemble?

LISIDOR, *bas à Lucile.*

Ciel! que vois-je, adorable Lucile? (*haut.*) J'y découvre de grandes beautés, un bon choix de couleurs, de la naïveté, des graces, une vérité qui m'enchante. (*bas à Lucile.*) Quoi! j'y trouve Liſidor!

LUCILE, *bas à Liſidor.*

Taiſez-vous donc.

DORIMAN.

Parlez naturellement, sans flatterie, Monsieur : comment vous paroît-il ?

LISIDOR.

Puisque vous m'ordonnez de dire mon sentiment, j'ai quelque peine à démêler ce sujet. Je vois un Amour dont le flambeau est à l'écart, qui a son bandeau sur la bouche, au-lieu de l'avoir sur les yeux ; son carquois mêlé de fleurs avec les fléches.... Une Bergere.... Le tems.... L'hymen.... Tout cela me paroît assez difficile à comprendre ; & pour mieux juger du tout ensemble, il faudroit d'abord connoître le sujet.

DORIMAN *à Lucile.*

Expliquez-le à Monsieur.

LUCILE.

Une vérité qui me frappa, il y a quelque tems, m'en a fourni l'idée. L'Amour, dont vous voyez le bandeau sur la bouche, est un amour éclairé qui impose le secret en aimant : son flambeau à l'écart fait voir que l'éclat ne convient pas aux grandes passions ; son carquois, mêlé de fléches & de roses, prouve que, comme la rose a ses épines, l'Amour a ses peines ; & le tems fait approcher l'hymen de l'Amour, pour consoler la Bergere assise sur ce gazon ; ensorte que tout se réduit à penser, que la prudence, le secret & la persévérance, surmontent, en aimant, les plus grands obstacles.

LISIDOR.

Fort bien ; l'imagination en est charmante ; rien n'est plus clair ; je conçois que la réflexion a beaucoup de part à votre ouvrage, tout m'y paroît délicat... Justesse dans le dessein, ordonnance bien entendue ; noblesse dans les figures... des graces par tout. L'Amour même semble avoir conduit votre pinceau ; mais, à ne vous rien cacher, je voudrois plus de vivacité, plus d'expression dans le visage de cette belle, je ne trouve pas son attitude assez parlante.

DORIMAN *à Lucile.*

Soyez attentive, Monsieur paroît raisonner fort juste.

LUCILE.

Je n'en perds pas un mot.

LISIDOR.

Les yeux, sur-tout les yeux, l'ame de la beauté, sont le

miroir de l'amour ; ils ne disent pas, ces beaux yeux, ce qu'ils peuvent dire, ils ne sont pas aussi animés que je m'imagine qu'ils devroient l'être. Non, la satisfaction de la Bergere n'est pas exprimée avec ardeur, sa joie ne se manifeste pas assez.

DORIMAN *à Lucile.*

Vous voilà toute étonnée, toute distraite.

LUCILE.

Point du tout, je suis attentive.

LISIDOR *à Doriman.*

Vous m'avez ordonné d'être sincere.

DORIMAN.

Oui, vous ne sçauriez me faire un plus grand plaisir ; dites-lui tout ce que vous pensez.

LISIDOR.

C'est mon dessein ; & pour vous en convaincre, je vais m'expliquer encore plus intelligiblement.... Sans détour... Supposons, dans ce moment, que vous êtes cette même Bergere ; & je m'imaginerai, pour un instant aussi, que je suis l'Amour, ou l'Amant ; Monsieur sera le Juge du dégré de tendresse & de l'attitude que vous auriez dû donner à vos figures.... Feignons-nous donc les originaux de ce tableau.... Panchez, je vous prie, négligemment, mais gracieusement, la tête.... Fort bien.... Arrêtez sur moi tous vos regards.... Fixez-moi sans crainte, Mr. le permet.... Sans crainte....

DORIMAN *à Lucile.*

Faites ce que Monsieur vous dit.

LISIDOR *à Doriman.*

Les exemples rendent les choses plus touchantes que les discours.

DORIMAN.

Sans doute.

LISIDOR *à Lucile.*

Ainsi, regardez-moi tendrement.... plus tendrement encore.... plus tendrement, s'il se peut. L'excès en amour est une vertu.... Oui, comme cela.... Vous y êtes.... Vous y voilà. Animez toute votre personne, comme si je venois vous dire.... Non, rien ne me séparera de vous ; la mort seule peut nous désunir. Que répondriez-vous, si vous

étiez à la place de cette Bergere ? Voyons.

LUCILE.

A la place de cette Bergere, je vous jurerois une fidélité à toute épreuve; je vous protesterois que, quelque effort....

DORIMAN *à Lisidor.*

Mais qu'a de commun....

LISIDOR.

La Peinture, comme vous sçavez, Monsieur, est une imitation de la Nature.... Quand on a l'imagination bien frappée de son sujet, on se transforme en ce qu'on veut peindre; & voilà ce qui fait que je suis charmé de Mademoiselle; on ne peut avoir une pénétration plus heureuse. Je suis d'un contentement inexprimable; vous devez être fort satisfait aussi de ce que vous venez de voir.

DORIMAN.

Vous raisonnez principes; je n'ai de ma vie entendu parler peinture comme vous.

On ôte le tableau.

SCENE IX.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR, LA FLEUR.

LA FLEUR *à Doriman.*

Monsieur, Madame votre sœur vous demande.

DORIMAN.

Ah! voici quelque nouveauté: voyons de quoi il s'agit; je reviens sur le champ. (*à Lisidor.*) Faites à Lucile, je vous prie, quelques questions sur la Musique.

LISIDOR.

J'agirai avec la même sincérité; & je suis persuadé que Mademoiselle ne contente pas moins les oreilles que les yeux.



SCENE X.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

ENfin, graces à mon déguisement, je me trouve seul avec vous! charmante Lucile, que ne vous dois-je point! que je suis pénétré de ceque je viens de voir! Quoi! vos belles mains s'occupent à tracer les traits de Lisidor! une passion éternelle pourra-t-elle m'acquitter d'une faveur si précieuse ?

LUCILE.

Je n'ose répondre à vos transports; mon esprit est si embarrassé, mon cœur si agité, qu'à peine ai-je la force de parler... Ah! que je crains le malheur qui nous ménace!

LISIDOR.

Et moi je me flatte.... j'espere beaucoup; on travaille à désabuser Mr. votre pere; ma naissance & mon bien lui sont connus; Mme. votre tante Araminte, chez qui j'ai eu le bonheur de vous connoître, se promet tout, & mon rival est prêt à donner dans le piége qu'on lui a dressé.

LUCILE.

C'est ce que je ne puis croire: mille accidens peuvent traverser notre projet.... Hélas!....

LISIDOR.

S'il ne réussit pas, que deviendrai-je, que deviendrez-vous vous-même?

LUCILE.

La seule ressource qui me reste, sera de ne plus feindre. On ne sçauroit me marier malgré moi: si mon pere ne se rend pas, je suis résolue de lui apprendre, non-seulement ma tendresse pour vous, mais encore mon aversion invincible pour Polimatte: par-là, je m'attirerai toute sa colere; notre maison ne sera pour moi qu'un enfer domestique, je le sçais; mais n'importe, je me conserverai pour vous; j'attendrai un tems plus heureux.

LISIDOR, *se jettant à ses genoux.*

Ah! c'en est trop, adorable Lucile; quel excès de ten-

dresse ne vous dois-je pas ! que n'ai-je mille cœurs à vous offrir !

LUCILE.

Levez-vous, j'entends quelqu'un..... C'est Araminte.

SCENE XI.

LISIDOR, LUCILE, ARAMINTE.

LUCILE *vivement*.

EH bien, ma chere tante, mon pere se rend-il ? L'avez-vous persuadé ?

ARAMINTE.

Pas encore, mais peut-être....

LUCILE.

Agissez, je vous en conjure ; ne vous rebutez pas, ma chere tante, priez, pressez.

LISIDOR.

Ah ! Madame, je vous devrai le bonheur de ma vie.

ARAMINTE.

Mon frere va se rendre ici, retirez-vous ; il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

LUCILE.

Mais si mon pere....

ARAMINTE.

Encore ? Je l'ai déja ébranlé ; éloignez-vous, vous dis-je.... Je l'entends ; vous paroîtrez quand il en sera tems.

(*Ils s'en vont.*)

(*Seule.*) Non, je n'aurois jamais imaginé que l'entêtement de Doriman pût aller si avant. Je ne sçais par quel charme Polimatte l'a séduit au point de le préférer....

SCENE XII.

DORIMAN, ARAMINTE.

DORIMAN.

C'Est pour vous confondre, & non pas pour être convaincu, que je veux bien me prêter à votre epreuve ridicule ;

cule; je sçais, par mon expérience, à quoi m'en tenir. La vivacité de son amitié pour moi....

ARAMINTE.

Voici l'heure du rendez-vous que notre fausse Comtesse lui a donné; vous êtes déja un peu moins prévenu sur sa science; dans peu vous connoîtrez jusqu'où va son attachement pour vous.

DORIMAN.

Toutes vos tentatives seront inutiles; je connois à fond l'étendue de sa reconnoissance; il a le cœur excellent. Ah!... si vous sçaviez avec quels éloges il parle de moi dans toutes les occasions....

ARAMINTE.

Vous jugerez bientôt du motif qui le fait agir.... Je les apperçois; entrons dans ce cabinet, d'où nous pourrons tout entendre.

SCENE XIII.

POLIMATTE, LISETTE.

Doriman & Araminte dans une Coulisse.

LISETTE.

Que vous êtes pressant!... Songez-vous que nous n'en sommes qu'à la seconde entrevue?

ARAMINTE.

Ah! Madame, la première a décidé de ma destinée; elle a allumé dans mon cœur une passion à laquelle on ne peut comparer que l'immensité de vos charmes; ne pourrai-je obtenir cet aveu favorable?

LISETTE, *feignant de parler à part.*

Je prévoyois le danger, pourquoi m'y suis-je exposée?

POLIMATTE.

Madame, accordez à l'excès de mon amour....

LISETTE.

Attendez.... Ma liberté.... votre mérite.... Quoi! je balance... Ah! je suis entraînée; je cede; votre mérite est le plus fort.... Il emporte l'équilibre; la sympathie triomphe; vous voulez ma main, il faudra se rendre.

POLIMATTE.

Ah ! Madame, eſt-il bien vrai ? quel comble de joie !

ARAMINTE *à Doriman.*

Vous entendez.

LISETTE.

Oui, je ſens que nous ſommes faits l'un pour l'autre ; je vous parle ; je travaille à une ſcène de Comédie des plus frappantes ; vous m'êtes néceſſaire ; je ne ſçaurois la bien finir ſans vous. Si vous voulez me ſeconder, le ſuccès eſt infaillible. Je touche au dénouement.

POLIMATTE.

Diſpoſez de tout mon eſprit ; mais il faut qu'il ſoit dans une aſſiette tranquille ; il ne peut l'être que par la poſſeſſion de votre cœur & de votre main ; ne différez plus ; aſſurez mon bonheur ; courons chez le Notaire.

LISETTE.

Je ne le cache point, je ſuis plus empreſſée que vous à terminer tout ceci. Allons.... Hélas !.... Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs malgré moi.

POLIMATTE.

Que vois-je ! quelles triſtes penſées viennent renverſer de ſi doux momens !

LISETTE.

Une réflexion bien naturelle m'accable ; je ſuis informée de vos engagemens avec Lucile, vous deviez l'épouſer ; elle eſt jeune, elle eſt belle ; peut-être l'aimez-vous encore ?

POLIMATTE.

Connoiſſez mieux vos charmes. D'ailleurs, je n'ai jamais rien ſenti pour elle ; fauſſe avec un air d'ingénuité ; coquette ſous un maintien modeſte ; petit eſprit ſuperficiel, à qui j'étois indifférent faute de lumieres ; je l'épouſois uniquement par bonté pour Doriman.

DORIMAN *à part.*

Oui ?

LISETTE.

Mais l'eſtime que vous avez pour lui....

POLIMATTE.

Moi, de l'eſtime pour lui ! j'ai trop de diſcernement pour le placer ſi mal.

ARAMINTE *à Doriman.*

Voilà le prix de vos bienfaits.

POLIMATTE.

C'est le plus mince génie, glorieux comme un riche Bourgeois annobli, sans goût, sans jugement.

LISETTE.

Cependant il fait tant de cas de vous.

POLIMATTE.

C'est tout ce que je lui connois de bon.

DORIMAN *à part.*

L'impertinent !

LISETTE.

Tout m'allarme: la reconnoissance pourra vous rapprocher.

POLIMATTE.

De la reconnoissance! c'est lui qui m'en doit assurément. Mon commerce lui a donné cette lueur d'esprit qui le rend supportable : que de soins ne m'a-t-il pas couté ? En combien de façons ne m'a-t-il pas ennuyé ? J'étois obligé de parler, d'écrire, d'agir, de penser pour lui ; car il ne pense non plus que nos jeunes Marquis : il n'a jamais pensé ; ce n'est pas son talent.

DORIMAN.

C'en est trop, je n'y puis plus tenir.... (*à Polimatte.*) Pour vous prouver que je sçais penser & agir par moi-même....

POLIMATTE.

Je ne vous sçavois pas si près de moi.

DORIMAN.

Je ne m'abaisserai point à me plaindre de vous ; tout est terminé entre nous.

POLIMATTE.

Je venois me dégager ; nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble. Allons, Madame la Vicomtesse....

FORTUNÉ.

Non pas, s'il vous plaît, Madame la Vicomtesse n'est pas un morceau pour vous ; viens, ma chere.

POLIMATTE.

A qui parle donc cet impertinent ?

LISETTE.

A moi, Monsieur, & je me sens plus de goût pour le valet que pour le maître.

FORTUNÉ.

: le crois bien.

POLIMATTE.

ue signifie....

ARAMINTE.

n vérité, Lisette, tu as fait des merveilles.

POLIMATTE.

ne débrouille point ce problême.

LISETTE.

: vais vous l'expliquer. J'ai l'honneur d'être femme-hambre de Madame.

POLIMATTE.

h! je suis joué.

LISETTE.

uelle pénétration!

POLIMATTE *à Fortuné.*

t toi, maraud, tu étois donc d'intelligence....

FORTUNÉ.

oint d'invectives, ni d'éclaircissement; en faveur de oce, je vous fais présent de mes gages, & je prends congé.

POLIMATTE, *en s'en allant.*

rtons, fixons-nous dans des climats où le mérite u enchaîne la fortune.

SCENE XIV.

TIMANTONI, *& les Acteurs précédens.*

TIMANTONI.

: vois avec satisfaction la retraite de Polimatte. Si per : remplacer vous avez besoin, Mousou, d'un Sça-, qui n'est point oun ignorant....

DORIMAN.

renonce à eux pour toute ma vie.

SCENE DERNIERE.

LISIDOR, LUCILE, *& les Acteurs précédens.*

LISIDOR.

Monsieur, j'adore depuis long-tems Mademoiselle Lucile, & je vous aurois supplié de me l'accorder, sans la prévention que je vous connoissois pour Polimatte.

DORIMAN.

Ah, ah! Monsieur le Précepteur....

LISIDOR.

Pardonnez-moi ce stratagême. L'amour fait tout entreprendre.

TIMANTONI.

Voyez oun pou la rouse!

LUCILE.

Mon pere, de grace, faites notre bonheur.

LISIDOR.

Monsieur, je vous en conjure....

TIMANTONI.

Si je croyois que mes souplications....

ARAMINTE.

Ne balancez plus, mon frere; j'assure par ce mariage, après moi, tout mon bien à ma niece.

DORIMAN *à Lisidor.*

Soyez heureux, Monsieur, ma fille est à vous.

LISIDOR.

Ah! Monsieur, quelle reconnoissance!

DORIMAN.

Vous me la témoignerez mieux après que le Contrat sera signé. Entrons.

LISIDOR *à Lisette.*

Suis-moi, Lisette, tu as contribué à mon bonheur, je veux faire le tien.

FORTUNÉ.

Il est tout fait, puisque je l'épouse.

LISETTE.

Ce que Monsieur y ajoutera, ne gâtera rien.

FORTUNÉ.

Plus de Comtesse, au moins.

TIMANTONI.

Enfin, per mon sçavoir-faire, nos Amans sont satisfaits; je le souis aussi : ma tou lou monde l'est-il ? Ce doute trouble ma joie, je n'ose l'approfondir. (*au Parterre.*) C'est à vous, *Carissimi Signori*, à m'éclaircir.

FIN.


3 9015 05867 9641
UNIVERSITY OF MICHIGAN


A 3 9015 00370 255 5
University of Michigan – BUHR

